PACE UNIVERSITY LIBRARIES
HAYES STACKS PQ1109.B6
Les chefs-d'œuvre de la langue francais
3 5061 00233 5710

EX LIBRIS

THE EDWARD AND DORIS MORTOLA LIBRARY

PACE
UNIVERSITY
PLEASANTVILLE, NEW YORK

PQ
1109
.B6
V.1

34837

Borneque
Les chefs d'oeuvre de la langue francaise-poesie.

WITHDRAWN

PACE UNIVERSITY
MORTOLA LIBRARY
Pleasantville, N.Y. 10570
Telephone (914) 993-3380

TO THE BORROWER:
The use of this book is governed by rules established in the broad interest of the university community. It is your responsibility to know these rules. Please inquire at the circulation desk.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

DES ORIGINES A NOS JOURS

Poésie

PQ
1109
.B6
v.1

841.08
B73c
34837

Book Sale 313/10

LES CHEFS-D'ŒUVRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE
DES ORIGINES A NOS JOURS

Poésie

Par Henri BORNECQUE
Professeur à l'Université de Lille

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Copyright 1924, *by the Librairie Larousse, Paris.*

PRÉFACE

DANS le premier volume de cette anthologie, nous nous sommes proposé de réunir les pages les plus caractéristiques des grands écrivains d'expression française : entre elles nous avons choisi, avant tout, les morceaux ou les passages que l'on cite le plus fréquemment ou bien auxquels on fait le plus souvent allusion (1). Puis nous avons groupé, à la fin de ce volume, des poèmes d'écrivains moins célèbres, mais dont telle ou telle pièce reste encore très connue.

S'il nous a été possible de réaliser notre projet, c'est que la publication d'une *Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises* (2), écrite concurremment avec le présent ouvrage, nous a permis de réduire les biographies aux circonstances essentielles de la vie de l'écrivain et d'en éliminer toutes les considérations littéraires.

D'autre part, dans les notes, nous nous sommes borné à élucider les difficultés dont la solution n'est pas fournie par les dictionnaires communément employés, en particulier par le *Larousse élémentaire illustré*. En ce qui touche les textes

(1) Lorsque nous citons plusieurs morceaux d'un même auteur, nous suivons l'ordre de la publication des œuvres.

(2) *Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises*, par Daniel MORNET, maître de Conférences à la Sorbonne (Librairie Larousse, 1923).

du moyen âge, nous avons toujours modernisé l'orthographe, et, lorsqu'ils étaient écrits en une langue trop éloignée de la nôtre, nous avons cru pouvoir nous permettre d'en donner la traduction, accompagnée ou non du texte.

Nos lecteurs ne trouveront pas ici tous les auteurs, toutes les œuvres, toutes les pages qu'ils souhaiteraient d'y rencontrer et auxquels nous aurions voulu donner place. Mais, sans invoquer le cadre de la collection et la législation relative à la propriété littéraire, il est des prosateurs ou des poètes qui, pour des raisons tirées du fond, ne sauraient figurer dans un recueil comme celui-ci, destiné à être mis entre toutes les mains ; d'autres ne permettent pas de détacher de leur œuvre un morceau de dimensions raisonnables et formant un tout.

Du moins, avons-nous pleine confiance de n'avoir omis aucun grand nom, aucune page célèbre, et d'avoir donné ici une idée exacte de la littérature d'expression française. Nous serions heureux si nous pouvions avoir inspiré au plus grand nombre le désir de pousser plus loin leur étude.

H. B.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

POÉSIE

CANTILÈNE DE SAINTE-EULALIE *

(Fin du IXe siècle)

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima.

Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diavle servir.

El nout eskoltet les mals conseillers
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel,

Ne por or ned argent ne paramenz
Por manatce regiel ne preiement.....

In figure de colomb volat à ciel.
Tuit oram que por nos degnet preier

Qued avuisset de nos Christus mercit,
Post la mort, et a lui nos laist venir

Par souve clementia.

(*) La Cantilène est un poème épico-lyrique. On désigne improprement sous ce nom une imitation des hymnes latins, composés de quatorze strophes de deux vers et d'une *coda*. La Cantilène de Sainte-Eulalie est le plus ancien texte en vers que nous possédions ; nous n'en donnons ici qu'un extrait.

Eulalie était une bonne jeune fille, — elle avait beau le corps, plus belle l'âme.

Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre, — ils voulurent lui faire servir le diable.

Elle n'écoute pas les mauvais conseillers — qui l'engagent à renier Dieu, qui habite en haut au ciel,

Ni pour or, ni pour argent, ni pour parures — pour menaces venant du roi, ni pour prières.....

Sous forme de colombe elle s'envola au ciel. — Tous prions qu'elle daigne intercéder pour nous,

Afin que le Christ ait merci de nous — après la mort et nous laisse venir à lui

Par sa clémence.

CHANSON DE ROLAND * (XIe siècle)

Le Conflit de Roland et d'Olivier

Olivier, le plus cher compagnon de Roland, demande à son ami de sonner du cor. Roland refuse.

Olivier dit : « J'ai vu les païens. Jamais homme sur terre n'en vit plus. Devant nous ils sont bien cent mille, l'écu au bras, le heaume lacé, le blanc haubert revêtu ; et leurs épieux bruns luisent, hampe dressée. Vous aurez une bataille, telle qu'il n'en fut jamais. Seigneurs Français, que Dieu vous donne sa force ! Tenez fermement pour que nous ne soyons pas vaincus ! » Les Français disent : « Honni soit qui s'enfuit ! Jusqu'à la mort, pas un ne vous abandonnera ! »

Olivier dit : « Les païens sont très forts ; et nos Français, ce me semble, sont bien peu. Roland, mon compagnon, ah !

(*) La *Chanson de Roland*, qui chante les exploits de Roland au défilé de Roncevaux, est la plus belle des chansons de geste. Elle a été composée par un trouvère inconnu : la rédaction que nous en possédons remonte au XIe siècle.

sonnez votre cor ! Charles l'entendra, et l'armée reviendra. » Roland répond : « Ce serait faire comme un fou. En douce France j'y perdrais mon renom. Sur l'heure je frapperai de Durendal de grands coups. Sa lame saignera jusqu'à l'or de la garde. Les félons païens sont venus aux Ports pour leur malheur. Je vous le jure, tous sont marqués pour la mort. »

« Roland, mon compagnon, sonnez l'olifant ! Charles l'entendra, ramènera l'armée ; il nous secourra avec tous ses barons. » Roland répond : « Ne plaise à Dieu que pour moi mes parents soient blâmés et que douce France tombe dans le mépris ! Mais je frapperai de Durendal à force, ma bonne épée que j'ai ceinte au côté ! Vous en verrez la lame tout ensanglantée. Les félons païens se sont assemblés pour leur malheur. Je vous le jure, ils sont tous condamnés à la mort. »

« Roland, mon compagnon, sonnez votre olifant ! Charles l'entendra, qui est au passage des Ports. Je vous le jure, les Français reviendront. — Ne plaise à Dieu, lui répond Roland, qu'il soit jamais dit par nul homme vivant que pour des païens j'aie sonné mon cor ! Jamais mes parents n'en auront le reproche. Quand je serai en la grande bataille, je frapperai mille coups et sept cents, et vous verrez l'acier de Durendal sanglant. Les Français sont braves et frapperont vaillamment ; ceux d'Espagne n'échapperont pas à la mort. »

Olivier dit : « Pourquoi vous blâmerait-on ? J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : les vaux et les monts en sont couverts et les landes et toutes, toutes les plaines. Grandes sont les armées de cette gent maudite, et nous bien petite est notre troupe ! » Roland répond : « Mon ardeur s'en accroît ! Ne plaise au Seigneur Dieu ni à ses saints ni à ses anges qu'à cause de moi France perde son prix ! J'aime mieux mourir que de sentir la souillure de la honte ! Mieux nous frappons, mieux l'empereur nous aime. »

Roland est preux et Olivier sage. Tous deux sont de courage merveilleux. Une fois qu'ils sont à cheval et en armes, jamais par peur de la mort ils n'esquiveront une bataille. Les deux comtes sont bons et leurs paroles hautes. Les païens

félons chevauchent en furieuse colère. Olivier dit : « Roland, voyez ! Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin ! Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner. Si le roi était là, nous ne serions pas en péril. Regardez en amont vers les Ports d'Espagne ; vous pourrez voir une arrière-garde digne de pitié : qui l'aura faite aujourd'hui n'en fera jamais une autre. » Roland répond : « Ne parlez pas si follement ! Honni le cœur qui dans la poitrine s'acouardit. Nous tiendrons fermement sur la place. C'est nous qui porterons les coups dans la mêlée. »

D'après la traduction de Joseph Bédier.

LE ROMAN DE LA ROSE*

I. Bel-Accueil (Vers 1230)

Guillaume de Lorris croit se promener, en songe, dans un jardin ; derrière une haie, des roses magnifiques attirent ses regards. Il désire les cueillir et en même temps il hésite : ses sentiments sont personnifiés par des allégories.

Ainsi que je me pourpensais
S'oltre la haie passerais,
Je vis vers moi tout droit venant
Un valet bel et avenant,
En qui il n'eut rien que blâmer.
Bel-Accueil se faisait clamer,
Fils fut Courtoisie la Sage.
Cis m'abandonna le passage
De la haie moult doucement,
Et me dit aimablement :
« Bel ami cher, si il vous plaît,
Passez la haie sans arrêt,

(*) Le *Roman de la Rose* comprend deux parties : la première est une allégorie, composée vers 1230 par Guillaume de Lorris ; l'autre, une encyclopédie plus hardie, écrite vers 1275 par Jean de Meun ; Bel-Accueil est tiré de la première partie ; l'autre morceau, de la seconde. L'orthographe est modernisée.

Pour l'odeur des roses sentir ;
Je vous y puis bien garantir
N'y aurez mal ni vilenie,
Si vous vous gardez de folie.
Si de rien vous y puis aider,
Je ne m'en quier faire prier ;
Car près suis de votre service,
Je le vous dis tout sans feintise. »

Pendant que je me demandais — si je passerais de l'autre côté de la haie, — je vis venir tout droit vers moi — un jeune gentilhomme beau et avenant, — en lequel il n'y eut rien à blâmer. — Il se faisait appeler Bel-Accueil ; — il fut fils de Courtoisie la Sage.

Il me livra le passage — de la haie tout doucement — et me dit aimablement : — « Bel ami cher, s'il vous plaît, — passez la haie sans hésiter — pour sentir l'odeur des roses ; — je puis bien vous garantir — qu'ici vous n'éprouverez rien de mal ni de contraire à l'honneur — si vous vous gardez de toute imprudence. — Si je puis vous aider en quelque chose, — je ne me ferai pas prier, — car je suis tout disposé à vous servir, — je vous le dis sans feinte aucune. »

(Vers 1275) II. Origines de la royauté

Lors convint que l'on esgardât
Aucun qui les loges gardât,
Et qui les fauteors preïst,
Et droit as plaintis en feïst,
Ne nul ne l'osât contredire.
Lors s'assemblèrent pour élire :
Un grant vilain entre eux élurent,
Le plus ossu de quanqu'ils furent,
Le plus corsu et le graignor,
Si le firent prince et seignor.
Cil jura qu'à droit les tiendrait,
Et que leurs loges défendrait,
Si chacun endroit soi lui livre
Des biens dont il se puisse vivre ;

Ainsi l'ont entre eux accordé,
Com cil l'eut dit et recordé.

Alors on convint de désigner — quelqu'un pour garder les habitations — et pour prendre les voleurs — et pour faire justice aux plaignants — sans qu'on osât le contredire. — Alors ils s'assemblèrent pour l'élection. — Ils choisirent entre eux un grand paysan — le mieux charpenté de tous tant qu'ils furent — le plus robuste et le plus grand — et le firent prince et seigneur. — Lui jura qu'il les administrerait avec justice — qu'il défendrait leurs habitations — si chacun pour sa part lui livre — des biens dont il puisse vivre. — Ils ont été d'accord pour y consentir — comme il l'a dit à plusieurs reprises.

CHARLES D'ORLÉANS * (1391-1465)

Rondeau

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
« Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie. »

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;
Chacun s'habille de nouveau.
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

(*) Fils du duc Louis d'Orléans, assassiné par Jean sans Peur, CHARLES D'ORLÉANS prit part à la guerre de Cent ans ; fait prisonnier à Azincourt (1415), il resta vingt-cinq ans en Angleterre. Rentré en France, il passa la fin de sa vie dans son luxueux château de Blois, entouré d'une cour de poètes.

(1431-1462 ?) VILLON *

Ballade des Dames du temps jadis

Dites-moi où, n'en [1] quel pays,
Est Flora [2], la belle Romaine,
Archipiada [3], ni Thaïs [4]
Qui fut sa cousine germaine,
Écho parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sus étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine.
Mais où sont les neiges d'antan [5] ?

Où est la très sage Héloïs [6],
Pour qui fut châtié, puis moine,
Pierre Abélard à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cet essoyne [7].
Semblablement où est la reine [8]
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine Blanche comme lis [9],
Qui chantait à voix [10] de sirène ;
Berte [11] au grand pied, Béatrix [12], Alix [13] ;
Haremburgis [14] qui tint le Maine,

(*) François de MONTCORBIER ou DES LOGES, guidé par Guillaume Villon, ecclésiastique dont il prit le nom, consacra la première partie de son existence à l'étude. A partir de sa vingt-deuxième année, il fréquenta mauvaise compagnie, et commit les pires actions : il tua un prêtre dans une rixe ; plus tard, il fut emprisonné à Orléans, puis à Meung-sur-Loire ; sur le point d'être pendu, des circonstances fortuites seules le délivrèrent ; en 1462 enfin, il est au Châtelet, inculpé de vol. A partir de ce moment, on perd sa trace ; on ne connaît ni la date exacte ni les causes de sa mort. Ce malhonnête homme fut un grand poète. La partie la plus importante de son œuvre, publiée en 1489, est formée du *Grand* et du *Petit Testament*.

Et Jehanne [15], la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen,
Où sont-elz [16], où, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

ENVOI

Prince, n'enquèrez de semaine [17]
Où elles sont, ni de cet an,
Que ce refrain ne vous remaine [18] :
Mais où sont les neiges d'antan ?

GRAND TESTAMENT.

MYSTÈRES

I. Le Mystère de la Passion [*fragment*] (1450)

NOTRE-DAME

Mon enfant, mon bien, et m'amour,
la chose que plus je réclame,
que mon cœur plus désire et ame [1],
le recours de mon espérance,
la douce et parfaite alliance [2],
comment vous est par votre avis ?
Long temps a [3] que je ne vous vis :
par quoi j'en suis assez dolente [4].

JÉSUS

Ma chère mère révérente,
puisque je vois votre présence,
j'ai de joie telle affluence
qu'au monde n'ai chose plus chère.

NOTRE-DAME

O fils, je fis piteuse chère [5]
des paroles qu'ouis [6] tous les jours,
pour ce que le peuple a recours
à vous et que le secourez :
ces mauvais Juifs malheurés [7]
vous heent [8] à telle abondance
qu'ils quièrent [9] à toute puissance
vous faire quelque déplaisir.

JÉSUS

Ils parviendront à leur désir
et faut que de ma mort chevissent [10],
mais non pas si tôt qu'ils vousissent [11] :
mon père ne l'a pas permis ;
et de fait tous mes ennemis
s'assemblent au jour d'hui, afin
de traiter ma mort et ma fin ;
c'est la chose que plus désirent [12]
et quelque bien qu'en moi remirent [13]
tous le tirent a mauvaistié [14].

NOTRE-DAME

Filz, le cœur me fend de pitié
quand j'os [15] cette parole amère :
regardez la petite mère
qui en ses flancs vous a porté ;
ne me faites pas tel durté
que je voie gent tant vilaine
livrer votre nature humaine
à martyre et à passion :
pensez que la compassion
qui de vous me départirait [16],
le cœur en deux me partirait [17] :
le deuil me serait importable.
O mon cher enfant amiable [18],
mon vouloir, mon bien, mon soulas [19],
ne souffrez pas tel mal, hélas !

Regardez la crudelité [20]
et la grant infidélité
que ces faux Juifs vous feraient
s'à leur volonté vous tenaient ;
hors de leurs mains vous en allez [21],
bien l'évitez si vous voulez,
par la déité tout puissant [22]
dont je vous sais vrai possessant [23]
dès la votre [24] conception.

(*Ed. G. Paris et G. Raynaud.*)

II. Le Mystère de la Passion [*fragment*] (1490)

NOTRE-DAME

Au moins veuilliez, de vostre grâce [1] !
mourir de mort brève et légère.

JÉSUS

Je mourrai de mort très amère.

NOTRE-DAME

Non pas fort vilaine et honteuse.

JÉSUS

Mais très fort ignominieuse.

NOTRE-DAME

Doncques bien loin, s'il est permis.

JÉSUS

Au milieu de tous mes amis.

NOTRE-DAME

Soit doncques de nuit, je vous pry [2].

JÉSUS

Mais en pleine heure de midi.

NOTRE-DAME

Mourez donc comme les barons.

JÉSUS

Je mourrai entre deux larrons.

NOTRE-DAME

Que ce soit sous terre et sans voix.

JÉSUS

Ce sera haut pendu en croix.

NOTRE-DAME

Vous serez au moins revêtu.

JÉSUS

Je serai attaché tout nu.

NOTRE-DAME

Attendez l'âge de vieillesse.

JÉSUS

En la force de ma jeunesse.

NOTRE-DAME

C'est très ardente charité,
mais pour l'honneur d'humanité
ne soit votre sang répandu [3].

JÉSUS

Je serai tiré et tendu,
tant qu'on nombrera tous mes os,
et dessus tout mon humain dos
forgeront pécheurs de mal pleins [4],
puis fouiront [5] et pieds et mains
de fosses [6] et plaies très grandes.

NOTRE-DAME

A mes maternelles demandes
Ne donnez [7] que réponses dures.

JÉSUS

Accomplir faut les Écritures [8].

FARCES

Farce du Cuvier [*fragment*] (xv^e siècle)

Jaquinot, mari faible, a demandé à sa femme et à sa belle-mère de lui écrire, sur un « rollet » (petit rôle), l'emploi de son temps ; on l'a chargé de toutes les besognes de la maison. Or voici que sa femme, préparant la lessive, se laisse tomber dans le cuvier.

LA FEMME

Mon bon mari, sauvez ma vie.
Je suis là toute évanouie,
Baillez la main un tantinet.

JAQUINOT

Cela n'est point à mon rollet.....
(*Le lisant*)
Boulanger, fourner et buer,
Bluter [1], laver et essanger.....

LA FEMME

Le sang m'est déjà tout mué [2] ;
Je suis sur le point de mourir.

JAQUINOT (*continuant de lire*)

Frotter, nettoyer et fourbir.....

LA FEMME

Tôt pensez de me secourir [3].

JAQUINOT (*de même*)

Aller, venir, trotter, courir.....

LA FEMME

Jamais n'en [4] passerai ce jour.

JAQUINOT (*de même*)

Faire le pain, chauffer le four.....

LA FEMME

Çà, la main ; je tire à ma fin.

JAQUINOT (*de même*)

Mener la mouture au moulin.....

LA FEMME

Vous êtes pis que chien mâtin.

JAQUINOT (*de même*)

Faire le lit au plus matin.....

LA FEMME

Las ! il vous semble que soit jeu [5].

JAQUINOT (*de même*)

Et puis mettre le pot-au-feu.....

LA FEMME

Las ! où est ma mère Jacquette ?

JAQUINOT (*de même*)

Et tenir la cuisine nette.

LA FEMME

Allez-moi quérir le curé.

JAQUINOT

Tout mon papier est écuré [6],
Mais je vous promets, sans long plaid [7],
Que ce n'est point à mon rollet.

LA FEMME

Et pourquoi n'y est-il écrit [8] ?

JAQUINOT

Pour ce que [9] ne l'avez pas dit.
Sauvez-vous comme vous voudrez,
Car de par moi vous demourrez [10].

LA FEMME

Cherchez doncques si vous verrez
En la rue quelque valet.

JAQUINOT

Cela n'est point à mon rollet.

Cependant, à la fin, Jaquinot consent à retirer sa femme du cuvier, mais à condition que le rollet sera déchiré, et que, dans l'avenir, c'est lui qui sera le maître.

CLÉMENT MAROT* (1496 ou 97-1544)

I. Le Lion et le Rat

...Je te veux dire une belle fable :
C'est à savoir du Lion et du Rat.
Cestuy [1] lion, plus fort qu'un vieil verrat,
Vit une fois que le rat ne savait
Sortir d'un lieu, pour autant [2] qu'il avait
Mangé le lard et la chair toute crue.
Mais ce lion, qui jamais ne fut grue [3],
Trouva moyen, et manière, et matière,
D'ongles et dents [4], de rompre la ratière,
Dont maître rat échappe vitement :
Puis mit à terre un genou gentiment,
Et en ôtant son bonnet de la tête
A mercié [5] mille fois la grand'bête,
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il lui rendrait [6]. Maintenant tu verras
Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le lion, pour chercher sa pâture,

(*) Fils du poète Jean Marot, CLÉMENT MAROT naquit à Cahors. Il fit de médiocres études, et les régents, dit-il, gâtèrent sa jeunesse. Il devint valet de chambre de Marguerite d'Alençon, puis de François Ier. Compromis dans le mouvement de la Réforme, il fut emprisonné et deux fois exilé : c'est au cours de son second exil qu'il mourut à Turin. Il traduisit en vers des psaumes de David, mais ses titres littéraires consistent surtout dans environ six cents épîtres, rondeaux, ballades, chansons, épigrammes ou élégies.

Saillit dehors [7] sa caverne et son siège [8] ;
Dont [9] (par malheur) se trouva pris au piège,
Et fut lié contre un ferme poteau.
Adonc [10], le rat, sans serpe ni couteau,
Y arriva joyeux et ébaudi [11],
Et du lion (pour vrai) ne s'est gaudi [12],
Mais dépita [13] chats, chattes et chatons,
Et prisa fort rats, rates et ratons,
Dont [14] il avait trouvé temps favorable
Pour secourir le lion secourable,
Auquel a dit : « Tais-toi, lion lié.
Par moi seras maintenant délié :
Tu le vaux bien, car le cœur joli as ;
Bien y parut quand tu me délias.
Secouru m'as fort lionneusement ;
Or secouru seras rateusement. »
Lors le lion ses deux grands yeux vertit [15],
Et vers le rat les tourna un petit [16],
En lui disant : « O pauvre verminière [17],
Tu n'as sur toi instrument ni manière,
Tu n'as couteau, serpe ni serpillon,
Qui sût couper corde ni cordillon,
Pour me jeter [18] de cette étroite voie :
Va te cacher, que le chat ne te voie.
— Sire lion (dit le fils de souris),
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des couteaux assez, ne te soucie [19],
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie :
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
Bien couperont la corde qui te touche
De si très près : car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vrai est qu'il y songea [20]
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent et tant, qu'à la parfin [21] tout rompt,
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : « Nul plaisir [22] en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait [23]. »

II. Sur la mort de Semblançay

Lorsque Maillart [1], juge d'enfer, menait
A Montfaucon [2] Semblançay l'âme rendre [3],
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre [4],
Maillart semblait homme que mort va prendre,
Et Semblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait, pour vrai [5], qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

ÉPIGRAMMES.

JOACHIM DU BELLAY* (1525-1560)

I. L'Idéal

Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel [1], si l'an qui fait le tour [2]
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour,
Tu as au dos l'aile bien empennée ?

(*) Né au village de Liré, en Anjou, membre d'une famille de l'aristocratie, JOACHIM DU BELLAY était destiné à la vie de gentilhomme ; Ronsard le gagna à la poésie. C'est lui qui composa le manifeste de la Pléiade en écrivant sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549). Puis il publia trois recueils de vers, où il a surtout employé la forme du sonnet : en 1549, *l'Olive*, sonnets d'amour inspirés par Mlle de Viole (le titre est l'anagramme du nom) ; en 1558, *les Regrets* et *les Antiquités de Rome*, écrits pendant un séjour à Rome en qualité de secrétaire d'ambassade.

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore,

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'idée [3]
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

L'OLIVE.

II. Le beau Voyage

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison [1],
Et puis est retourné, plein d'usage [2] et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos [3] de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;

Plus mon Loire [4] gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et, plus que l'air marin la douceur angevine.

LES REGRETS.

(1524-1585) RONSARD *

I. A Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose [1]

(*) Pierre de RONSARD naquit près de Vendôme. Attaché comme page au duc d'Orléans, fils de François Ier, il voyagea en

Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée [2],
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace [3],
Mignonne, elle a dessus [4] la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne [5]
En sa plus verte nouveauté [6],
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

ODES.

II. A Hélène

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant [1] telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,

Angleterre, en Allemagne, en Italie. La surdité dont il fut atteint vers sa vingtième année le détermina à se vouer à l'étude : durant sept ans, il étudia avec passion l'antiquité grecque et latine. De 1550 à 1575, il publia de nombreux recueils poétiques : *Odes* (1550, 1553), *Amours* (1552, 1556), *Hymnes* (1556), *Élégies* (1560), *Discours* (1560, 1563), *la Franciade*, poème épique (1572), enfin les *Sonnets pour Hélène* (1574). Il fut le prince des poètes de son siècle. Recherché des rois, surtout de Charles IX, admiré par Le Tasse, qui vint le saluer, Ronsard connut l'abandon sur la fin de sa vie ; il mourut près de Tours, dans son abbaye de Saint-Cosme.

Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant [2] votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez ; n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

SONNETS POUR HÉLÈNE.

III. Contre les Bûcherons de la forêt de Gastine[1]

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilège meurtrier [2], si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus [3] le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus [3] du soleil d'été ne rompra la lumière !
Plus [3] l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de [4] sa belle Jeannette.
Tout deviendra muet ; Écho sera sans voix ;
Tout deviendra campagne, et, en lieu de [5] tes bois,

Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras ton silence, et haletants d'effroi,
Ni Satyres, ni Pans ne viendront plus chez toi.
Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
Où premier [6] j'accordai les langues [7] de ma lyre ;
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner [8] ;
Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope [9],
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt ; adieu, têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées [10],
Maintenant le dédain des passans altérés,
Qui, brûlés en l'été des rayons éthérés [11],
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens [12],
Arbres de Jupiter [13], germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître [14] ;
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieu, que véritable est la philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra
Et qu'en changeant de forme une autre [15] vêtira !
De Tempé la vallée un jour sera montagne
Et la cime d'Athos une large campagne ;
Neptune [16] quelquefois [17] de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

ÉLÉGIES.

(1555-1628) MALHERBE*

I. Consolation à M. du Périer

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas [1],
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami [2], de soulager ta peine
Avecque son mépris [3].

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier :
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

(*) François de MALHERBE naquit à Caen. Sa vie est peu connue jusqu'à l'année 1605, où, présenté à Henri IV, à qui il adresse la *Prière pour le roi partant en Limousin*, il devint écuyer du roi, puis gentilhomme ordinaire de la Chambre. A partir de ce moment, il est le poète officiel de la Cour : aussi bien ses œuvres les plus considérables sont-elles des pièces de circonstance.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

II. Sur son Œuvre

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles[1] toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir ;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

CORNEILLE* (1606-1684)

I. Le Cid *(extrait)*

Rodrigue, fils de don Diègue, aime Chimène, fille du comte don Gormas, et est aimé d'elle. Don Diègue demande à don Gormas la main de sa fille pour Rodrigue ; mais le comte, jaloux de voir don Diègue nommé au poste de gouverneur du prince héritier, la refuse, le soufflette, et, comme don Diègue veut se venger l'épée à la main, il le désarme. — La scène se passe à Séville, au XI^e siècle.

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

(*) Né à Rouen, mort à Paris, où il habitait depuis 1662 seulement, PIERRE CORNEILLE, après de très bonnes études, se fit recevoir

DON DIÈGUE

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.
C'est.....

---

avocat et, en 1628, acquit dans sa ville natale une charge de magistrature qu'il conserva jusqu'en 1650 : il doit à l'étude du droit l'art d'argumenter et la dialectique solide que l'on rencontre dans les discours de ses personnages. De 1629 à 1674, il donna au théâtre trente-trois pièces, comédies et tragédies : dont les sujets sont empruntés aux époques et aux histoires les plus diverses. Ses pièces les plus célèbres sont des tragédies : *le Cid* (décembre 1636 ou janvier 1637), *Horace et Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643 vraisemblablement), et une comédie, *le Menteur* (1643), notre première comédie de caractères. La mort de deux fils, sa pauvreté, qui reste une énigme étant donné ce que nous savons de sa fortune et de l'argent gagné par lui au théâtre, le chagrin de se voir abandonné par les générations nouvelles, attristèrent sa vieillesse.

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le.....

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour ;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin, tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge.

(I, 5)

Rodrigue, après quelques hésitations, se décide à provoquer le comte.

DON RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas ; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu [1],
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE

Peut-être.

DON RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe ?

DON RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;

Et que, voulant pour gendre un cavalier [2] parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort ;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort [3].

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

(II, 2)

AUTRES VERS SOUVENT CITÉS

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits. (I, 2)

■

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

■

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

■

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas. (I, 6)

*

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

*

(*Chimène à Rodrigue*) Va, je ne te hais point. (III, 4)

*

Et le combat cessa faute de combattants. (IV, 3)

*

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. (V, 2)

II. Horace *(extraits)*

Nous sommes à Rome, au VII[e] siècle avant notre ère. Rome et Albe sont en guerre. Les deux villes décident de choisir chacune trois guerriers qui combattront au nom de leurs concitoyens. Rome désigne les trois frères Horace, Albe les trois frères Curiace. Or un des Horaces est marié à Sabine, sœur des Curiaces, et l'un des Curiaces est fiancé à Camille, sœur des Horaces. Au moment où commence la première des scènes que nous donnons, le choix des combattants vient d'être connu.

CURIACE

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons [1] et le sort
Préparent contre nous un général effort !
Je mets à faire pis [2], en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;

Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public [3] immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant [4] d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie ;
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom [5] lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare [6].
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée [7],
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée...
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche et j'en frémis d'horreur.
J'ai pitié de moi-même et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne, et je plains [8] ce qu'il m'ôte ;
Et, si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté,
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.

Notre malheur est grand, il est au plus haut point ;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le [9] servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
Comme notre malheur, elle est au plus haut point ;
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte.
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

(II, 3)

Le combat s'engage. Julie (dame romaine) qui a été y assister, vient en raconter le début.

LE VIEIL HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
Des trois, les deux sont morts, son époux seul[1] vous reste,

LE VIEIL HORACE

Oh ! d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe..... ! et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux son sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères :
Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux [2], sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis [3] ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs, à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE

O mes frères !

LE VIEIL HORACE

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte !
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince [4],
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris [5],
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable [6] à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie [7].
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour [8].
J'en [9] romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action ! (III, 6)

Mais la fuite d'Horace n'était qu'une ruse pour diviser ses adversaires et les tuer successivement, ainsi que nous l'apprenons dans la suite. Horace, vainqueur, revient, accompagné d'un licteur qui porte les épées des trois Curiaces.

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang [1] pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang répandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;

Mais qui me vengera de celle d'un amant [2]
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE

O mon cher Curiace !.....

HORACE

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ?
Crois-tu donc que je suis insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime [3] cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance [4] aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome ! l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles [5] !
Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre [6],
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre [7],
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant l'épée à la main et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place [8].
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

(IV, 5)

VERS D'HORACE SOUVENT CITÉS.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement.

*

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays ?

(II, 1)

III. Stances de Polyeucte

Polyeucte, noble Arménien, marié à Pauline, fille de Félix, gouverneur de la province, ayant embrassé la religion du Christ, a renversé les images des dieux, et, pour ce motif, a été condamné à mort. On vient de lui annoncer que Pauline va lui rendre visite dans sa prison. — La scène se passe sous l'empereur Décie.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Aussi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables,

Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable ;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens,
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;
Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à sa colère ;
Qu'un rival plus puissant [1] éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées [2],
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage ;
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage [3]
Qui nous rend à jamais contents.

POLYEUCTE (*IV*, 2)

IV. Vers et passages d'autres pièces souvent cités

NÉRINE

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi.
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?

MÉDÉE

Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

MÉDÉE (*I*, 5)

Et monté sur le faîte il aspire à descendre. (II, 1)

*

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose. (II, 4)

*

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

*

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. (V, 1)

*

Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme ! (V, 2)

*

Je suis maître de moi comme de l'univers.
Je le suis, je veux l'être.

*

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

*

Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler. (V, 3)

CINNA.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.

Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

DON SANCHE (*I*, 3)

V. Stances à Marquise

Marquise [1], si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge [2]
Vous ne vaudrez guère mieux

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes [3]
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle [4]
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

POÉSIES DIVERSES (LVIII)

(1622-1673) MOLIÈRE *

I. Scène du Sonnet

Alceste, gentilhomme qui vient de faire profession à son ami Philinte de la plus absolue franchise, reçoit la visite d'Oronte.

ORONTE

..... J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante [1] est sortie, et Célimène [2] aussi ;

(*) Jean-Baptiste POQUELIN, qui prit le surnom de MOLIÈRE, naquit à Paris et y mourut. Son père était valet de chambre tapissier du roi, charge assez relevée, et que lui-même conserva. Il fit de bonnes études, puis, à partir de 1643, s'adonna entièrement au théâtre, comme auteur, acteur et directeur de troupe : l'acteur fut peut-être plus admiré que l'auteur ; quant au directeur, il montra toujours le plus entier dévouement à ceux qu'il devait faire vivre. Après des tentatives infructueuses à Paris, de 1643 à 1645 il courut la province, où il observa beaucoup. En 1658, il s'installa de nouveau à Paris, et, en 1665, sa troupe prit le titre de « Troupe du roi » et reçut une pension du monarque, lequel honora Molière d'une protection constante et efficace.

Les pièces les plus célèbres de Molière sont : *les Précieuses ridicules* (1659), *Don Juan* (1665), *le Misanthrope* (1666), *l'Avare* (1667), *Tartuffe* (terminé en 1664, mais joué devant le public en 1669 seulement), *le Bourgeois gentilhomme* (1670) et *les Femmes savantes* (1672). Cette dernière pièce est en vers, ainsi que *le Misanthrope* et *Tartuffe*. Les autres sont en prose.

Sept ans après la mort de Molière, sa troupe fusionna avec celle de l'Hôtel de Bourgogne. Ce fut l'origine de la Comédie-Française.

Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité [3],
N'est pas assurément pour être rejeté.
(*En cet endroit Alceste paraît tout rêveur, et semble ne pas entendre qu'Oronte lui parle.*)
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE

A moi, monsieur ?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE

Non pas ; mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi [4].

ORONTE

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE

Monsieur.....

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur.....

ORONTE

Oui, de ma part [5], je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable [6].

ALCESTE

Monsieur.....

ORONTE

Sois-je du ciel écrasé, si je mens ;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là [7], s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

ALCESTE

Monsieur....

ORONTE

Quoi ! vous y résistez ?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre [8] à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître,
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;
Mais cependant [9] je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture [10],
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure [11],
Il m'écoute ; et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre [12] à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi ?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte [13],
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Sonnet.... C'est un sonnet. *L'espoir*.... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
(*A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.*)

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir.... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas.*

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

ALCESTE, *bas.*

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas.*

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable [14] !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE

Morbleu !...

ORONTE

Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas.*

Et que fais-tu donc, traître ?

ORONTE

Mais, pour vous [15], vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit [16] nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir ?...

ALCESTE

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme ;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés [17].

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire [18],
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens [19].

ORONTE

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations.
Dérobez au public ces opérations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide [20] imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet... ?

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet [21].
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui ?*
Et que *Rien ne marche après lui ?*
Que *Ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir ?
Et que *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère [22] et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;
Nos pères, tous grossiers [23], l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi [24] m'avait donné
Paris, sa grand'ville [25],

Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, au gué [26] *!*
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux ;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte.*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit [27] en partage ?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

MISANTHROPE, acte I, scène II.

II. « Le Pauvre Homme »

Orgon revient de la campagne et, avant d'entrer en conversation avec son frère Cléante, demande à Dorine, la servante, des nouvelles de la maison, où il a recueilli Tartuffe, un faux dévot.

ORGON

Ah ! mon frère, bonjour !

CLÉANTE

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

(A Cléante.)

Dorine.... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme [1] est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il reprit courage comme il faut ;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

TARTUFFE, acte I, scène IV.

III. Les Femmes savantes *(extraits)*

Clitandre aime Henriette et est aimé d'elle. Chrysale, père de la jeune fille, approuve cette union, au contraire de Philaminte, sa femme ; de Bélise, sa belle-sœur, et d'Armande, son autre fille, toutes trois éprises de science. Philaminte veut marier Henriette à un pédant, Trissotin (trois fois sot). Chrysale, outré, dit à sa femme et à sa sœur ce qu'il pense. Mais c'est à sa sœur qu'il s'adresse.

CHRYSALE

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats [1],
Vous devriez brûler tout ce meuble [2] inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette [3] à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,

Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie [4]
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître [5] un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien [6] ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir [7],
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir :
On y voit comme [8] vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire ;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire ;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas [9].
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse).
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées [10].
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE

Quelle bassesse, ô ciel ! et d'âme et de langage !

BÉLISE

Est-il de petits corps [11] un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal de mort [12] d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place. (II, 7)

Trissotin vient lire deux de ses poésies aux femmes savantes, qui se sont récriées d'admiration. Cependant un de ses amis, un savant, lui a demandé de le présenter à Philaminte, à Armande et à Bélise, et, précisément, un laquais, L'Épine, annonce l'arrivée de ce personnage, Vadius.

L'ÉPINE

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous.
Il est vêtu de noir [1], et parle d'un ton doux.

TRISSOTIN

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance [2]
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE

Pour le faire venir vous avez tout crédit [3].
(A Armande et à Bélise.)
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit [4].
(A Henriette, qui s'en va.)
Holà [5] ! Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE

Venez ; on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant [6], je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame ;
Il peut tenir son coin [7] parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE

Du grec, ô ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma sœur [8] !

BÉLISE

Ah ! ma nièce, du grec !

ARMANDE

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE

Quoi ! monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.
(*Il les baise toutes, jusques à Henriette, qui le refuse.*)

HENRIETTE

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect [9].

VADIUS

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours [10], aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.

Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser [11] des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants [12],
Sur quoi [13] je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des b eautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre [14] Horace après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN

Aux ballades [15] surtout vous êtes admirable.

VADIUS

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix...

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
(A Trissotin.)
Hom ! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie [16] ?

VADIUS

Oui, hier, il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS

Vous !

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle [17], opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier d'écrits [18], impudent plagiaire.

VADIUS

Allez, cuistre....

PHILAMINTE

Eh ! Messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie ; en vain tu la déchires.

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires* [19].

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement [20] :
Il me donne, en passant, une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin [21].

(III, 3)

VERS SOUVENT CITÉS

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos. (I, 3)

BOILEAU * (1636-1711)

I. Les Embarras de Paris

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure [1].
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
Tandis que dans les airs mille cloches émues [2]
D'un funèbre concert font retentir les nues,

(*) Nicolas BOILEAU, que ses contemporains appelaient aussi Despréaux, appartenait par sa naissance à la bourgeoisie de Paris. Il étudia quelque temps la théologie, puis apprit le droit, jusqu'au moment où la mort de son père, lui assurant une large aisance, il put renoncer au métier d'avocat et suivre sa vocation, qui était de rimer. Ami de Molière, de La Fontaine, de Racine, surtout de ce dernier, estimé de Louis XIV, il composa des *Satires* (les principales de 1660 à 1667), des *Épîtres* (les principales de 1669 à 1677), un *Art poétique* (1674), enfin *le Lutrin* (partie en 1673, partie en 1683). Les dernières années de sa vie furent « des années d'infirmité et de retraite ».

Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé,
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants [3],
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage ;
Là, je trouve une croix de funeste présage [4],
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir [5] sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue,
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt, arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille,
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure [6].
Aussitôt cent chevaux, dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout, des passants enchaînant les brigades [7],
Au milieu de la paix font voir les barricades [8] ;
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,

Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer [9].
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guenaud [10] sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

SATIRE VI.

II. Sur l'utilité des Ennemis *(fragment)*

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière [1],
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur [2] voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins [3] ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi [4] donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,

La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus [5]
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus [6].

III. Éloge du Vrai

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux[1],
Soient toujours à l'oreille également heureux ;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure,
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

ÉPITRES.

IV. L'Art poétique

SENTENCES, DÉFINITIONS, etc.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord [1] on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

*

Tout doit tendre au bon sens.

*

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

*

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

*

Sans cesse en écrivant variez vos discours,
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme [2].

*

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse ;
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

*

Ayez pour la cadence une oreille sévère ;
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

*

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

*

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

*

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

*

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

*

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

*

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

*

Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant

N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

*

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

*

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

CHANT I.

Un sonnet sans défauts vaut seul [3] un long poème.

CHANT II.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

*

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli [4].
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiraient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

*

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

*

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

*

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.

*

Étudiez la cour et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe [5],
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

CHANT III.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différents ;
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

*

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

*

Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

CHANT IV.

V Épigramme

Après l'*Agésilas* [1],
Hélas !
Mais après l'*Attila* [2],
Holà !

RACINE * (1639-1699)

I. Andromaque *(extrait)*

I. *MONOLOGUE D'HERMIONE*

Pyrrhus, roi d'Épire, va épouser Andromaque, veuve d'Hector, sa captive. Hermione, jalouse, a envoyé Oreste, qui l'aime, frapper l'infidèle à l'autel.

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ! quel chagrin me dévore !
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais :
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

(*) JEAN RACINE naquit à La Ferté-Milon (département de l'Aisne). De seize à dix-neuf ans, il fut élève des « Solitaires », jansénistes de Port-Royal, qui lui donnèrent un goût très vif pour l'antiquité grecque. Aussi, de ses neuf tragédies profanes, composées de 1664 à 1677, six se rapportent à l'antiquité grecque et plusieurs sont imitées du tragique grec Euripide : les plus célèbres sont : *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1671), *Iphigénie* (1675) et *Phèdre* (1677). Ensuite, après un long silence, consécutif au demi-échec de *Phèdre*, il écrivit, sur la demande de Mme de Maintenon, deux tragédies sacrées : *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), très différentes de ses autres pièces. Il a composé aussi une comédie, *les Plaideurs*.

Le cruel ! de quel œil [1] il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à [2] mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! et, pour comble d'ennui [3],
Mon cœur, mon lâche cœur, s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace,
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux ;
Qu'il périsse ! Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage,
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que, toujours faible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés [4] passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple [5], il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste ;
Qu'il [6] meure, puisqu'enfin il a dû le [7] prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir ? Hé quoi ? c'est donc moi qui l'ordonne !
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione !
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas !

(V, I)

II. *VERS SOUVENT CITÉS*

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle. (I, I)

*

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. (I, IV)

*

Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione. (IV, 5)

*

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance.

*

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes. (V, 5)

II. Iphigénie *(extrait)*

Agamemnon, chef suprême des Grecs réunis pour aller assiéger Troie, a fait venir sa fille Iphigénie, afin de l'immoler aux dieux. Ce sacrifice, a dit le devin Calchas, mettra fin au calme qui retient dans le port les vaisseaux des Grecs. Agamemnon a donné comme prétexte à ce voyage le mariage de sa fille avec Achille.

CLYTEMNESTRE [1]

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille, et la mère !
Ah ! malheureux Arcas [2], tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis [3],
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous alliez dompter ;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler [4] votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant [5] attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous [6] a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter. (IV, 4)

III. Phèdre *(extraits)*

RÉCIT DE THÉRAMÈNE

Phèdre, femme de Thésée, et belle-mère d'Hippolyte, a laissé accuser le jeune homme d'un crime dont il est innocent. Thésée invoque sur Hippolyte la colère de Neptune.

A peine nous sortions des portes de Trézène :
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos :
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
Des coursiers attentifs le crin [1] s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage :
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut ; l'air en est infecté :
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,

Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois [2],
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux [3].
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'essieu crie et se rompt ; l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image [4] cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils,
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit,
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques [5].
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie ;
Prends soin, après ma mort, de ma triste Aricie [6]...
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,

Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père. (v, 6)

VERS SOUVENT CITÉS

La fille de Minos et de Pasiphaé. (I, 1)

*

C'est toi qui l'as nommé.

*

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. (I, 3)

*

Et l'avare [1] Achéron ne lâche point sa proie. (II, 5)

*

Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

*

La mort aux malheureux ne cause point d'effroi. (III, 3)

*

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

*

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. (IV, 2)

*

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste. (IV, 6)

IV. Athalie *(extraits)*

LE SONGE D'ATHALIE

Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, mère d'Ochozias, monta sur le trône, à la mort de ce roi, après avoir fait égorger ses petits-fils. Mais l'un d'eux, Joas, échappa au trépas, et le grand-prêtre Joad le fit élever dans le temple sous le nom d'Eliacin, avec l'intention de le rétablir sur le trône, dès que l'occasion s'offrirait. Or un songe pousse Athalie à entrer dans le temple des Juifs.

ATHALIE

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit [1] ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi ;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER

Grand Dieu !

ATHALIE

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante [2],
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits [3] abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur [4].
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée [5] ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,

J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct [6] m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont [7] je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter. (II, 5)

INTERROGATOIRE DE JOAS

Athalie se décide à voir et à interroger elle-même l'enfant qui l'a effrayée.

JOAS, JOSABETH [1], ATHALIE, ABNER, ZACHARIE [2]

ATHALIE

O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde...
C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH

Qui ? lui, Madame [3] ?

ATHALIE

Lui.

JOSABETH

Je ne suis point sa mère.
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE

Comment vous nommez-vous ?

JOAS

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE

Votre père ?

JOAS

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE

Vous êtes sans parents [4] ?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment ? et depuis quand ?

JOAS

Depuis que je suis né.

ATHALIE

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue.

ATHALIE

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin [5] ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin [6] paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel [7].

ATHALIE

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié !

ABNER

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez ?

JOSABETH

Vous avez entendu sa fortune [8] ;
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE

Non : revenez. (*A Joas*) Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE

Que vous dit cette loi ?

JOAS

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE

J'entends [9]. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire [10].

JOAS

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS

Vous ne le priez point.

ATHALIE

Vous le pourrez prier.

JOAS

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABETH

Hé, Madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de [11] toutes mes richesses ;
Essayez dès ce jour l'effet [12] de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS

Comme votre fils ?

ATHALIE

Oui.... Vous vous taisez ?

JOAS

Quel père
Je quitterais ! Et pour...

ATHALIE

Hé bien ?

JOAS

Pour quelle mère ! (II, 7)

PROPHÉTIE DE JOAD

Au moment de couronner Joas, Joad se sent inspiré par le souffle de Dieu.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même ; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob [1], que ton Seigneur sommeille !

Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé [2] ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [3] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités,
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS [4]

O saint temple !

JOSABETH

O David !

LE CHŒUR

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore ; et Joad, un moment après, l'interrompt.*)

JOAD

Quelle Jérusalem [5] nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés [6] ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés [7] ;

Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur ! (III, 7)

AUTRES VERS SOUVENT CITÉS

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants réprimer les complots. (I, 1)

*

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? (I, 1)

*

Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur. (I, 2)

*

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ? (II, 5)

*

Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux [1] vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.
* (IV, 3)
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur et l'orphelin un père. (V, 8)

(1621-1695) LA FONTAINE*

I. Le Corbeau et le Renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

(*) Né à Château-Thierry (département de l'Aisne), mort à Paris. JEAN DE LA FONTAINE étudia au séminaire, où il lut des poètes :

Maître [1] renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte [2] à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie [3] ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. (I, 2)

II. Le Chêne et le Roseau

Le chêne un jour dit au roseau .
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que [1] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

devint avocat, mais ne plaida pas ; hérita d'une charge de maître des eaux et forêts que son père avait exercée, mais se montra magistrat négligent. Marié, ayant un fils, La Fontaine vécut peu chez lui. Bref, il mena toute sa vie une existence insouciante et un peu égoïste, qui avait offensé Louis XIV. Il sut néanmoins, par sa bonté, se concilier de nombreux protecteurs, comme Mme de la Sablière, et de fidèles amis, comme Racine et Boileau. La Fontaine a beaucoup écrit ; les *Fables*, publiées en trois recueils (livres I-VI, 1668 ; VII-XI, 1678 ; XII, 1692), forment la partie la plus classique de son œuvre.

Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent [2].
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts. (I, 22)

III. Le Renard et les Raisins

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment [1]
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant [2] en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats [3]. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre ? (III, 11)

IV. Les Animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente [1] proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents [2],
On fait de pareils dévouements [3].
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai [3] donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille [4], sotte espèce [4],
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints [5].
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [6], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer [3] ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour [7] vous rendront blanc ou noir.

(VII, 1)

V. Le Coche et la Mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille [1] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin [2],
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin [3],
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
« Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt.
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine [4].
Cà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés. (VII, 9)

VI. La Laitière et le Pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait [1] arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée [2],
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien [3] par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser [4] coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus [5], de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon [6].
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est [7], une vache et son veau,
Que [8] je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée [9] :
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame [10] de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait [11],
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ? (VII, 10)

VII. Le Savetier et le Financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages [1],
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or [2],
Chantait peu, dormait moins encor ;
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà [3], sire Grégoire,

Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foi, monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard [4] savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte [5] ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin [6]. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens [7].
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent [8]. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. » (VIII, 11)

VIII. Le Singe et le Chat

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.

D'animaux malfaisants c'était un très bon plat [1] :
Ils n'y [2] craignaient tous deux aucun [3], quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons [4]
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire ;
Nos galants [5] y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on [6].

Aussi [7] ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

(IX, 17)

IX. Le Vieillard et les trois jeunes Hommes

Un octogénaire plantait.
« Passe [1] encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il [2] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes [3]
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux [4] me devront cet ombrage ;
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique [5] ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés [6] du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(XI, 8)

X. Maximes, Réflexions, Conseils, etc.

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,

Tout marquis veut avoir des pages.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF, I, 3.

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA BESACE, I, 7.

... Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX, I, 8.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

LE LOUP ET L'AGNEAU, I, 10.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL, I, 21

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

CONSEIL TENU PAR LES RATS, II, 2

Le sage dit, selon les gens :
« Vive le roi ! Vive la Ligue ! »

LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES, II, 5.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette...
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

LA LICE ET SA COMPAGNE, II, 7.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.

LE LION ET LE RAT, II, 11.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR, IV, 4.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN, IV, 5.

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS, IV, 10.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.

LA GRENOUILLE ET LE RAT, IV, 11.

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

LE RENARD ET LES RAISINS, IV, 14.

Deux sûretés valent mieux qu'une
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU, IV, 15.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose [1] :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

PAROLE DE SOCRATE, IV, 17.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS, IV, 18.

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

L'ŒIL DU MAITRE, IV, 21.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR, V, 3.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

LE SATYRE ET LE PASSANT, V, 7.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS, V, 9

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR, V, 13

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX, V, 17.

Il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS, V, 20.

Plus fait douceur que violence.

PHÉBUS ET BORÉE, VI, 3.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU, VI, 5.

Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

LE VIEILLARD ET L'ANE, VI, 8.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE, VI, 10.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

LE CHARRETIER EMBOURBÉ, VI, 18.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LE HÉRON, VII, 4.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

L'OURS ET L'AMATEUR DE JARDINS, VIII, 18.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LES DEUX AMIS, VIII, 11.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'ANE ET LE CHIEN, VIII, 16.

Dieu fait bien ce qu'il fait.

LE GLAND ET LA CITROUILLE, IX, 4.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire.
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire ;
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

LE CHAT ET LE RENARD, IX, 14.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL, IX, 17.

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

LE PAYSAN DU DANUBE, XI, 7.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE, XII, 18.

XI. Épitaphe de Molière (1673)

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.

Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute et Molière sont morts.

XII. Épitaphe de La Fontaine par lui-même

Jean [1] s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Et crut le bien [2] chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser [3].
Deux parts en fit, dont il soulait [4] passer,
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

(1762-1794) ANDRÉ CHÉNIER*

I. La jeune Tarentine

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine [1] :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant [2].
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre [3] enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.

(*) Né à Constantinople d'un père français et d'une mère grecque, amené tout jeune en France, ANDRÉ CHÉNIER, après des études faites au collège de Navarre, fut attaché d'ambassade. A l'époque de la Révolution, Chénier, fort partisan des idées nouvelles, entra dans la mêlée, et mourut sur l'échafaud l'avant-veille du 9 thermidor (25 juillet). Ses œuvres ne furent publiées qu'en 1819.

Mais, seule [4] sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe : étonnée [5] et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage et dans ce monument [6]
L'ont au cap du Zéphyr [7] déposé mollement ;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein [8] et traînant [9] un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :
« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds ;
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

BUCOLIQUES.

II. La Jeune Captive[1]

Saint-Lazare [2].

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore [3] ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui [4],
Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux [5] de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux !
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine ;
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts :
Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif [6], ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants [7],

Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle [8], craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

ODES

III. Iambes[1] *(extrait)*

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre ;
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant [2],
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera [3] ma paupière !
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort [4], noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplissant de mon nom les longs corridors sombres
Où, seul dans la foule, à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards [5] persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime,
Et, chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus,
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus...

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.

(1780-1857) BÉRANGER*

I. Le Roi d'Yvetot (1813)

Il était un roi d'Yvetot [1]
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.

(*) Pierre de BÉRANGER, né et mort à Paris, a publié, de 1815 à 1857, différents recueils de *Chansons*, qui ont fait de lui, à cette époque, le poète le plus populaire de France.

Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table et sans suppôt [2],
Sur chaque muid levait un pot [3]
D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

II. Les Souvenirs du Peuple (1825-1828)

On parlera de sa [1] gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère [2], abrégez notre veille [3].
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise [4].
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame [5].
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !

Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère,
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers [6],
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

— Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape [7] a couronné,
Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru :
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira ».

CHANSONS.

(1790-1869) LAMARTINE*

I. Le Lac[1] (1817)

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi [2] sous ces roches profondes ;
Ainsi [2] tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi [2] le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

(*) ALPHONSE-PRAT DE LAMARTINE, né à Mâcon, élevé à la campagne par des femmes, dans des lectures pieuses ou sensibles, devient immédiatement célèbre par la publication, en 1820, des *Premières Méditations poétiques*, ou, plus simplement, *Méditations*. Il donna ensuite les *Nouvelles Méditations* (1823) et les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829). En 1836, parut *Jocelyn ;* en 1838, *la Chute d'un ange ;* en 1839, *les Recueillements*. Après la publication de l'*Histoire des Girondins* (1846), Lamartine devint un homme politique important ; c'est le 25 février 1848 qu'il prononça son fameux discours contre le drapeau rouge. En 1851, il rentra dans la vie privée. Ses dernières années furent attristées par la pauvreté.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins [3] qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore ;
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente », et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive :
Il coule, et nous passons. »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! N'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! Passés pour jamais ? Quoi ! Tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grotte ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne, ou qu'il peut rajeunir [4],
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il [5] soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

II. L'Isolement (1818)

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique [1],
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé [2] !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours :
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours !

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts.
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille [3] à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons :
Et moi [4], je suis semblable à la feuille flétrie ;
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

III. L'Automne (1819)

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur [1] et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Le soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! La lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel ;
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ;
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu [2] !

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil ce sont là ses adieux ;
Moi je meurs, et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

IV. Le Vallon (1820)

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance [1],
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux, cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour [2].

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi les lieux où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de mes pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix ;

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'aube au penchant des coteaux.
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite [3] et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève tous les jours...

PREMIÈRES MÉDITATIONS.
(*Hachette, éditeur.*)

V. Hymne de l'Enfant à son réveil

O père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux.
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté ;
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines,

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure [1],
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant [2] dans le temple
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit !

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse ;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée [3]
Dans la main d'enfants comme moi !

HARMONIES POÉTIQUES.
(*Hachette, éditeur.*)

VICTOR HUGO * (1802-1885)

I. Les Djinns

E comme i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di sè lunga riga ;
Cosi vid'io venir, traendo guai,
Ombre portate dalla detta briga.

Et comme les grues vont chantant leur plainte,
Faisant dans l'air une longue file,
Ainsi je vois venir, traînant des gémissements,
Les ombres emportées par cette tourmente.

DANTE.

(*) VICTOR HUGO naquit à Besançon ; son père, général, fut créé comte par Napoléon. L'enfant le suivit en Italie et en Espagne, avant de revenir à Paris, où il se prépara à l'École Polytechnique.

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise [1]
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit ;
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

Mais la littérature l'emporta, et, dès 1822, il publia son premier recueil, les *Odes*. Dès lors, il produisit beaucoup et dans tous les genres. De 1848 à 1851, il s'adonna à la politique, et prit parti contre Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III. Aussi, après son coup d'État du 2 décembre 1851, celui-ci exila-t-il le poète, qui se réfugia successivement en Belgique, à Jersey, puis à Guernesey. Cet exil, qui le rendit aux lettres, le grandit aux yeux du monde. Victor Hugo revint à Paris après le 4 septembre 1870 ; il fut député de Paris à l'Assemblée Nationale, puis sénateur. Il mourut le 22 mai 1885. Ses funérailles furent une sorte d'apothéose ; son corps fut déposé au Panthéon.

Ses œuvres principales en poésie sont : Théâtre : *Hernani* (1830), dont la première représentation fut particulièrement troublée ; *Ruy Blas* (1838) ; *les Burgraves* (1843) ; — Poésie lyrique : *Odes* (1822) ; *Odes et Ballades* (1826) ; *Orientales* (1828) ; *Feuilles d'Automne* (1831) ; *Chants du crépuscule* (1835) ; *Voix intérieures* (1837) ; *les Rayons et les Ombres* (1840) ; *les Contemplations* (1856) ; mais presque toutes les pièces sont antérieures à 1843 ; *l'Art d'être Grand-Père* (1877). — Poésie satirique : *les Châtiments* (1852) ; — Poésie épique : *la Légende des Siècles* (1859 et 1877).

Les morceaux que l'on trouve ici sont publiés avec l'autorisation de M. Gustave Simon.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop ;
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écoule
Et tantôt grandit.

Dieux ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !

La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon,
La maison crie et chancelle, penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et, dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés [2] !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve,
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas,
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit,
Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit.

LES ORIENTALES.

II. Pour les Pauvres

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain [1] tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies
La face du Seigneur se détourne de vous !

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au [2] seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux !

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

III. L'Enfant

Le toit s'égaye et rit.
ANDRÉ CHÉNIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille

Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher [1],
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme [2],
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît : adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant....

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encore ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange [3] ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche [4].
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers [5] !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

FEUILLES D'AUTOMNE.

IV. 1811[1]

I

Mil huit cent onze ! O temps où les peuples sans nombre [2]
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui [3] ;
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres [4]
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va naître.
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme,
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné ;
Et les peuples béants [5] ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis.
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise [6]
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

En lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine.
Ses deux bras, jusque-là croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts ;
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve [7] prunelle
Rayonnait au travers.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes [8]
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixe sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
L'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire ! L'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées [9]
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile [10],
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone [11].
Demain, c'est le sapin du trône :
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume ;
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit comme un flambeau ;
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine ;
Demain, c'est Waterloo ; demain, c'est Sainte-Hélène :
Demain, c'est le tombeau !...

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie [12], —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

V. Morts pour la Patrie

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple [1]
Et qui mourront comme ils sont morts.

CHANTS DU CRÉPUSCULE.

VI. Waterloo

Le soir tombait [1] ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy [2] ! — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme,
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme, inquiet,
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde ! cria-t-il. —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché [3],
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché

Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques,
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !

VII. Ultima Verba[1]

(*Jersey, 2 décembre* 1853.)

... Quand même grandirait l'abjection publique,
A ce point d'adorer l'exécrable trompeur [2] ;
Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
Diraient à l'exilé [3] : « Va-t'en ! nous avons peur ! »...

Je ne fléchirai pas ! Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau [4],
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel ! Liberté, mon drapeau !...

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !...

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien ! j'en suis. Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième,
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

LES CHATIMENTS.

VIII. A Villequier[1]

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux,
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes [2],
Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes,
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité.

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent...

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,

Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté :
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive
Roule à l'éternité.

4 septembre 1847. *LES CONTEMPLATIONS.*

IX. Après la Bataille

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire, par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba [1] ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

X. La Conscience

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah [1],
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons ! »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement :
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur [2].
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon ;
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi » ! cria-t-il, et le doigt sur la bouche
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche [3].
Caïn dit à Jubal [4], père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien » ? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal [4], père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans les clairons et frappant des tambours,

Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch [4] dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn [4], père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos [5] et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait,
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

XI. Les Pauvres Gens

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.

Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle [1],
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes [2], y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

***

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid, rien ne luit....

. . . . . .

***

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encore. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.
Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,

Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain [3]
Une sombre masure apparaît, décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux [4].
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve [5].

« Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie [6] au vent de mer frissonne :
« Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis elle frappe encore. « Hé ! voisine ! » Elle appelle,
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il [7] faut l'appeler si longtemps ! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

***

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible,
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;
Un cadavre — autrefois, mère joyeuse et forte ; —
Le spectre échevelé de la misère morte,
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme, en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !
Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,

Dans le même berceau souriaient endormis.
La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid...

. . . . . .

***

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court sans oser regarder derrière elle ?
Qu'est-ce donc qu'elle cache, avec un air troublé,
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

***

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.
« Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
— Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas [6], pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! »
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,

N'entendant même pas les bruits extérieurs,
Les cormorans, qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.
La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine [9] !

***

— C'est toi ! » cria Jeannie, et contre sa poitrine
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il ; la mer, c'est la forêt [10].
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait [11], et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire,
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe [12],
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat [13] mouillé par la tempête :

« Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds [14].
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons [15] ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur, tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.
— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

XII. Le Pain sec

Jeanne [1] était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture [2]
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
« Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet. »

Mais on s'est récrié : « Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche,
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible ! A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend [3] ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. » — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : « Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe [4].
On vous y mettra. » — Jeanne, alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
« Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures. »

L'ART D'ÊTRE GRAND'PÈRE.

XIII. Don César

Au quatrième acte de *Ruy Blas*, don César de Bazan, que son cousin don Salluste a fait arrêter et déporter, afin de pouvoir revêtir son laquais Ruy Blas de son nom et de ses titres, revient inopinément. Poursuivi par les alguazils, il arrive dans une maison écartée qui appartient précisément à don Salluste. Ruy Blas vient de s'entretenir avec un page.

Ruy Blas est à peine sorti que l'on entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme, enveloppé d'un manteau déguenillé, qui se précipite dans la chambre. C'est don César, effaré, essoufflé étourdi, avec une mine joyeuse et inquiète en même temps.

DON CÉSAR

Tant pis ! c'est moi !

(*Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.*)

Pardon ! ne faites pas attention, je passe.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.

J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché !

(*Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.*)

— Personne ? — Sur le toit tout à l'heure perché,
J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne !

(*S'asseyant dans un fauteuil.*)

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.
— Ouf ! que d'événements ! — J'en suis émerveillé,
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.
Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres ;
Puis, cet embarquement absurde [1] ; ces corsaires ;...
Mes voyages ; enfin, mon retour en Espagne ;
Puis, quel roman ! le jour où j'arrive — c'est fort —
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord,
Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue.
Je saute un mur ; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours ; personne ne me voit ;
Je grimpe allègrement du hangar sur le toit ;
Enfin, je m'introduis dans le sein des familles,
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend !
— Pardieu ? monsieur Salluste est un grand sacripant !

(*Se regardant dans une petite glace de Venise posée sur le grand coffre à tiroirs sculptés.*)

Mon pourpoint m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte.

(*Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin rose usé, déchiré, rapiécé ; puis il porte vivement la main à la jambe avec un coup d'œil vers la cheminée.*)

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute !

(*Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux, il trouve un manteau de velours vert clair, brodé d'or. Il examine le manteau et le compare au sien.*)

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

(*Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place dans le coffre, après l'avoir soigneusement plié ; il y ajoute son chapeau, qu'il enfonce sous le manteau d'un*

coup de poing ; puis il referme le tiroir. Il se promène fièrement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.)

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.
Ah ! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre !
Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.
J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue,
D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
Et je vous livrerai vivant aux appétits
De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

(*Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à canons* [2] *de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans façon les bottines neuves.*)

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

(*Après avoir examiné la chambre de tous côtés.*)

Maison mystérieuse et propre aux tragédies !
Portes closes, volets barrés, un vrai cachot.
Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

(*Avec soupir.*)

— C'est bien bon, du bon vin ! —

(*Il aperçoit une petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique, puis rentre avec des gestes d'étonnement.*)

Merveille des merveilles !
Cabinet sans issue où tout est clos aussi !

(*Il va à la porte du fond, l'entr'ouvre, et regarde au dehors ; puis il la laisse retomber et revient sur le devant.*)

Personne ! — Où diable suis-je ? — Au fait j'ai réussi
A fuir les alguazils. Que m'importe le reste ?
Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi ?

(*Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.*)

Ah çà ! mais je m'ennuie horriblement ici.

(*Avisant une petite armoire dans le mur, à gauche, qui fait le coin en pan coupé.*)

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

(*Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni.*)

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.
C'est un en-cas complet. Six flacons bien rangés !
Diable ! sur ce logis j'avais des préjugés.

(*Examinant les flacons l'un après l'autre.*)

C'est d'un bon choix. — Allons ! l'armoire est honorable.

(*Il va chercher dans un coin une petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger, bouteilles, plats, etc... ; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.*)

Lisons d'abord ceci.

(*Il emplit le verre, et boit d'un trait.*)

C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète, appelé le soleil !
Xérès-des-Chevaliers [3] n'a rien de plus vermeil.

(*Il s'assied, se verse un second verre et boit.*)

Quel livre vaut cela ? Trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux [4] !

(*Il boit.*)

Ah ! Dieu, cela repose !

Mangeons.

(*Il entame le pâté.*)

Chiens d'alguazils ! je les ai déroutés ;

Ils ont perdu ma trace.

(*Il mange.*)

Oh ! le roi des pâtés !

Quant au maître du lieu, s'il survient...

(*Il va au buffet et en rapporte un verre et un couvert qu'il pose sur la table.*)

je l'invite !

— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser ! Mangeons vite.

(*Il met les morceaux doubles.*)

Mon dîner fait, j'irai visiter la maison.
Mais qui peut l'habiter ? Peut-être un bon garçon.
Ceci ne peut cacher qu'une intrigue de femme.
Bah ! quel mal fais-je ici ? Qu'est-ce que je réclame ?
Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel,
A la manière antique,

(*Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras.*)

en embrassant l'autel.

(*Il boit.*)

D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme.
Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.
Ah ! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit !
Quoi, ce bohémien ? ce galeux ? ce bandit ?
Ce Zafari ?[5] ce gueux ? ce va-nu-pieds ?... — Tout juste.
Don César de Bazan, cousin de don Salluste !...
Oh ! la bonne surprise ! et dans Madrid quel bruit !
Quand est-il revenu ? ce matin ? cette nuit ?
Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe !
Don César de Bazan ! oui, messieurs, s'il vous plaît.
Personne n'y pensait, personne n'en parlait.
Il n'était donc pas mort ? Il vit, messieurs, mesdames !
Les hommes diront : Diable ! — Oui-dà ! diront les femmes.
Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,
Mêlé de l'aboiement de trois cents créanciers !
Quel beau rôle à jouer ! — Hélas ! l'argent me manque.

(*Bruit à la porte.*)

On vient ! Sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César !

RUY BLAS, IV, 2.

ALFRED DE MUSSET * (1810-1857)

I. A une Étoile

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés,
La forêt qui gémit pleure sur la bruyère.
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile, qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber, comme une perle, au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête :
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

PREMIÈRES POÉSIES.

II. Molière

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul [1] ; l'auteur n'avait pas grand succès.

(*) Né et mort à Paris, ALFRED DE MUSSET composa de 1829 à 1841 presque toute son œuvre, qui comprend principalement des poésies, classées en *Premières Poésies* (1829-1835) et *Nouvelles Poésies* (1835-1841), et des œuvres dramatiques.

Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour Alceste [2],
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénouement bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode,
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton [3].
J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !
Et je me demandais : « Est-ce assez d'admirer !
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci ? »
Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison.
Car à quoi comparer cette scène embourbée
Et l'effroyable honte où la muse est tombée ?
La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent ;
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant sa vérité ;
Celui qui l'ose dire est toujours écouté.
Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire.
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir [4], cet homme aux rubans verts [5],

Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville [6],
Il y trouverait mieux, pour émouvoir sa bile,
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet ;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous ! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter !
J'en aurai fait assez si je puis le tenter.
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion ;
Et pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation [7].

III. Tristesse (1840)

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie,
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle :
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

POÉSIES NOUVELLES.

IV. Le Pélican

(C'EST LA MUSE QUI PARLE)

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins [1] t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint [2], ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux [3],
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican [4], lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte.
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,

Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps [5] ;
Mais les festins humains [6] qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart [7] à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LA NUIT DE MAI.

V. Rôle moral de la Douleur

(C'EST LA MUSE QUI PARLE)

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence ?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;

Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?...
De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?...

LA NUIT D'OCTOBRE.

(1797-1863) ALFRED DE VIGNY *

I. La Mort du Loup

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,

(*) Né à Loches (Indre-et-Loire) d'une famille de noblesse d'épée, officier de 1814 à 1827, date à laquelle il donna sa démission, ALFRED DE VIGNY avait publié en 1822 un petit volume de *Poèmes*, qui se grossit d'additions successives, et auquel vint se joindre le recueil posthume des *Destinées* (1864). Il a composé également des drames et des romans.

Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes [1],
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu [2]. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil [3] criait au firmament ;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait [4] donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches [5],
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient [6] en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre [7]
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,

Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé ;
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant [8] à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

II. Impassibilité de la Nature

Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en avoir pas peur.

. . . . . .

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe

Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois [1]. »

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

III. La Bouteille à la mer

... Quand un brave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont ;
Que dans son grand duel [1] la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course ;
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond....

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
Le courant porte à l'est : notre mort est certaine ;
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études

Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan [2],
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme de l'autre main son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toast au pavillon béni.

On avait mis en panne et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son [3] signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain...

Où sont-ils à présent ? Où sont ces trois cents braves ?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix !

Le capitaine encor jette un regard au pôle [4]
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.

Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus...

Tout est dit. A présent que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau [5] ;
Au large flot de l'Est le flot de l'Ouest succède,
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère ;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent,
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer [6] la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente [7] elle monte en roulant.

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique [8],
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du Tropique.
Un navire y passait majestueusement ;
Il a vu la bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée [9],
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

Mais on entend au loin le canon des corsaires ;
Le négrier va fuir, s'il peut prendre le vent [10].
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux [11] du couchant au levant !
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe, errant dans l'étendue,

Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

Quel est cet élixir ? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience ;
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix...

LES DESTINÉES.

THÉOPHILE GAUTIER* (1811-1872)

I. Premier Sourire du Printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent, haletants,
Mars [1] qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

(*) THÉOPHILE GAUTIER, originaire de Tarbes (Hautes-Pyrénées), mais venu de bonne heure à Paris, peintre par vocation, a porté dans ses vers le souci de la forme et des couleurs : c'est ce qu'indique le titre même de son principal recueil, *Émaux et Camées* (1852). Il fut d'ailleurs, non seulement poète, mais romancier, archéologue, critique d'art et critique dramatique.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne [2]
Poudrer à frimas [3] l'amandier.

Tout en composant des solfèges [4],
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine,
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée, il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril, tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

II. La Source

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas ;
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
Qui sait ? — Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je borderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit. »

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir ;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe ;
Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.

III. Noël

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
— Cloches, carillonnez gaîment ! —
Jésus est né. — La Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « *Noël ! Noël !* »

ÉMAUX ET CAMÉES.
(Fasquelle, éditeur.)

(1821-1867) CHARLES BAUDELAIRE*

I. Les Chats

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques [1],
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

(*) CHARLES BAUDELAIRE n'a guère publié que *les Fleurs du mal* (1857), dont l'influence a été grande.

II. L'Albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux de mer,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait.

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III. Le Flacon

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le Vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,
Se meut [1] dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai son cercueil, aimable pestilence !
Le témoin de la force et de la virulence,
Cher poison préparé par les anges ! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur.

IV. Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles [1] ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

LES FLEURS DU MAL.
(Calmann Lévy, éditeur)

LECONTE DE LISLE* (1818-1894)

I. Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

(*) Né à l'île de la Réunion, LECONTE DE LISLE eut l'occasion, tout jeune encore, de voyager aux Indes et dans les îles de la Sonde. Puis il vint en France et se fixa définitivement à Paris en 1846. Il s'adonna à l'étude des littératures classiques, surtout de la littérature grecque ; il traduisit Homère, Théocrite, et adapta Eschyle à notre scène. En même temps, il publia ses *Poèmes antiques* (1852), ses *Poèmes barbares* (1862) et ses *Poèmes tragiques* (1884). Les *Derniers Poèmes* sont posthumes (1895).

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! La nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

POÈMES ANTIQUES.
(Lemerre, éditeur.)

II. Les Éléphants

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier [1] du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine,
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent [2] autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

POÈMES BARBARES
(Lemerre, édit.ur.)

III. L'Illusion suprême

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux !
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant !

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins [1],
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de letchis [2] et les mangues vermeilles,
Et l'oiseau bleu [3] dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des pitons, parmi les cannes grêles [4],
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,
Le vol vif et strident de roses sauterelles
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail,
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail...

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier !
Et le chant triste et doux des bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts [5] et s'en vont au quartier [6].

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave [7]
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots ;

Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles [8],
Le long de son corail merveilleux et changeant,
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
Trempant leur aile aiguë aux écumes d'argent.

Puis tout s'apaise et dort. La lune se balance,
Perle éclatante, au fond des cieux d'astres emplis ;
La mer soupire et semble accroître le silence
Et berce le reflet des mondes dans ses plis.

Mille aromes légers émanent des feuillages
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit ;
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

O chère vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore,
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle ;
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infaillible oubli ?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea [9] vous entraîne au néant.

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.

POÈMES TRAGIQUES.
(Lemerre, éditeur.)

(1839-1907) SULLY PRUDHOMME *

I. Le Vase brisé

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

(*) Armand SULLY PRUDHOMME fut employé à l'usine du Creusot, puis étudia le droit. Il publia *les Épreuves* (1866), *les Solitudes* (1869), *les Vaines Tendresses* (1875). C'est dans *la Justice* (1878) et *le Bonheur* (1888) que se trouve toute sa philosophie, qui se ramène au conflit de la pensée et du sentiment.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute :
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

II. L'Habitude

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison :
C'est une ancienne ménagère
Qui s'installe dans la maison.

Elle est discrète, humble, fidèle,
Familière avec tous les coins ;
On ne s'occupe jamais d'elle,
Car elle a d'invisibles soins :

Elle conduit les pieds de l'homme,
Sait le chemin qu'il eût choisi,
Connaît son but sans qu'il le nomme,
Et lui dit tout bas : « Par ici. »

Travaillant pour nous en silence
D'un geste sûr toujours pareil,
Elle a l'œil de la vigilance,
Les lèvres douces du sommeil.

Mais imprudent qui s'abandonne
A son joug une fois porté !
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté ;

Et tous ceux que sa force obscure
A gagnés insensiblement
Sont des hommes par la figure,
Des choses par le mouvement.

STANCES.
(*Lemerre, éditeur.*)

III. Un Songe

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain ;
Je ne te nourris pas ; gratte la terre et sème ; »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même, »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je sentais sur moi l'implacable anathème [1],
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions [2] debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si [3] l'aube était réelle.
De hardis compagnons [4] sifflaient sur leur échelle ;
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au [5] monde où nous sommes
Nul ne se peut vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

IV. Le Rendez-vous

Il est tard. L'astronome aux veilles obstinées,
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,
Cherche des îles d'or, et le front dans la nuit,
Regarde à l'infini blanchir des matinées ;

Les mondes fuient pareils à des graines vannées :
L'épais fourmillement des nébuleuses luit ;
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,
Il le somme et lui dit : « Reviens dans mille années. »

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant
Il ne saurait frauder la science éternelle ;
Des hommes passeront, l'humanité l'attend ;

D'un œil changeant, mais sûr, elle fait sentinelle ;
Et, fût-elle abolie au temps de son retour,
Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

LES ÉPREUVES.
(Lemerre, éditeur.)

V. Les Yeux

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

LES SOLITUDES.
(Lemerre, éditeur.)

(1842-1905) J.-M. DE HEREDIA*

I. Les Conquérants

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer [1] routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango [2] mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

II. Bretagne

Pour que le sang joyeux dompte l'esprit morose,
Il faut, tout parfumé [1] du sel des goémons,
Que le souffle atlantique emplisse tes poumons ;
Arvor [2] t'offre ses caps que la mer blanche arrose.

L'ajonc fleurit et la bruyère est déjà rose.
La terre des vieux clans, des nains et des démons [3]

(*) Né à Cuba, élève de l'École des Chartes, disciple favori de Leconte de Lisle. L'œuvre de José-Maria de HEREDIA tient dans un volume de deux cents pages, *les Trophées*, publié en 1893 ; toutes les grandes périodes de l'histoire, tous les grands aspects de la nature sont évoqués dans les sonnets qui le composent.

Ami, te garde encor, sur le granit des monts,
L'homme immobile auprès de l'immuable chose.

Viens, partout tu verras, par les landes d'Arèz [4],
Monter vers le ciel morne, infrangible cyprès,
Le menhir sous lequel gît la cendre du Brave [5] ;

Et l'Océan, qui roule en un lit d'algues d'or
Is [6] la voluptueuse et la grande Occismor [7],
Bercera ton cœur triste à son murmure grave.

LES TROPHÉES.
(Lemerre, éditeur.)

FRANÇOIS COPPÉE* (1842-1908)

I. Le Régiment qui passe

Par un temps de boue et de glace,
Le peuple, toujours enfantin,
Regarde un régiment qui passe
Devant la Porte Saint-Martin [1].

C'est un régiment de la ligne [2] ;
Astiqué comme aux anciens jours [3],
Le tambour-major, d'un air digne,
Précède les petits [4] tambours.

Deux officiers, qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au delà des saxhorns de cuivre,
Dominent les fronts, et là-bas,

(*) Né et mort à Paris, FRANÇOIS COPPÉE a aimé d'un amour passionné sa ville natale, même dans ses parties les moins belles. Enfant de la toute petite bourgeoisie parisienne, il a voulu être le poète des faibles et des déshérités, et ses deux plus belles œuvres sont *les Humbles* et *les Intimités*. Il a réussi également au théâtre ; c'est une fantaisie charmante, *le Passant* (1869), qui a établi sa réputation.

A travers la brume incertaine,
Tels des pavots [5] dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé ;
Un flot de gamins accélère
Sa marche à [6] leur pas redoublé [7].

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier [8] tirant sa charrette,
Ou portant son fils sur ses bras.

Et, rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement ;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment.

CONTES EN VERS ET POÉSIES DIVERSES.
(*Lemerre, éditeur.*)

II. La Grève des Forgerons (1869)

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur ; enfin,
Cette fois, le faubourg [1] était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir de paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret ; et, là, les plus vieux compagnons [2]
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent ! « Père Jean, nous manquons de courage :
Qu'on augmente la paye, ou sinon, plus d'ouvrage !

On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme ? » Moi je dis :
« Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades. »
Mon président [3], je n'ai pas fait de barricades [4] ;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu [5].
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être [6].
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître ;
J'arrive, et je le trouve à table ; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit,
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus ; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin : « Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme ; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire. »
Moi je réponds : « C'est bien, monsieur. » Je me retire,
Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique [7].
Et, dam [8] ! je jure aussi, moi, comme les anciens....

Mais, naturellement, la misère vient bientôt, surtout chez le vieux forgeron, qui doit faire vivre sa femme et ses deux petits-fils. Tout, ou à peu près, a été vendu ou mis en gage au Mont-de-Piété. La femme s'y est rendue pour y engager ce qui restait encore, et voici qu'elle revient :

« Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain ? — J'y vais, »
Répondis-je ; et, prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage ;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve :
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait. — Oh ! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi notre horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire !
— Dès que vers les buveurs je me fus avancé,
Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire ;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai. « Je viens pour vous dire ceci :
C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que dans ma mansarde où nous vivons au large
— Tous nos meubles étant vendus — on est sans pain.
Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin [9],
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose [10] ;
Mais pour ma femme et mes petits, c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers [11].
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez,
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez ! j'ai les cheveux tout blancs et les mains noires,
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier. Je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continuel du marteau soulevé,
Et qu'on veut aux passants tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
— Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.

Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche. »
Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit : « Lâche ! »

Le père Jean provoque à une sorte de combat singulier le jeune vaurien qui lui a lancé cette injure ; ils vont se battre à coups de marteau d'enclume. Son adversaire ne prend pas la chose au sérieux et dit : « Allons, vieux, ne fais pas le méchant. »

Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête,
Et faisant tournoyer au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.
Mais il était trop tard, hélas ! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi [12],
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne.

Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne,
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât [13]
Et qu'on prît pour un duel [14] un simple assassinat.
Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle ;
Et comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restai là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Et voulant me saisir, en tremblant, me touchèrent.
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis : « Laissez-moi. Je me condamne à mort [15]. »
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête [16] :
« Pour la femme et pour les petiots [17], mes bons amis ! »
Et cela fit dix francs, qu'un vieux leur a remis,
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire [18].

A présent, vous avez un récit très sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas

De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc, que pour moi ce soit la prison ou le bagne,
Ou même le pardon, je n'en ai plus souci ;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci !

RÉCITS ET ÉLÉGIES.
(Lemerre, éditeur.)

III. Paris

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

IV. La Mort des Oiseaux

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons plus leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

PROMENADES ET INTÉRIEURS.
(Lemerre, éditeur.)

STÉPHANE MALLARMÉ* (1842-1898)

I. Renouveau

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, j'erre après un Rêve vague et beau,
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe, énervé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face une fosse à mon Rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève...
— Cependant l'Azur rit sur la haie en éveil,
Où les oiseaux en fleur gazouillent au soleil.

POÉSIES.
(Éditions de la Nouvelle Revue française.)

II. Apparition

La lune m'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse

(*) Pour assurer son indépendance littéraire, STÉPHANE MALLARMÉ fit un séjour prolongé en Angleterre et devint professeur d'anglais, d'abord en province, puis à Paris. Il publia, en 1876, *l'Après-Midi d'un faune*, et, en 1893, *Vers et Prose*. Il traduisit les poèmes d'Edgar Poe (1888).

La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

VERS ET PROSE.
(Perrin, éditeur.)

(1844-1896) PAUL VERLAINE*

I. Chanson d'Automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De-çà, de-là,
Pareil à la
Feuille morte.

POÈMES SATURNIENS.
(Albert Messein, éditeur.)

(*) Paul VERLAINE, né à Metz, a vécu presque exclusivement à Paris, où il a mené une vie errante et décousue. Il fit paraître *la Bonne Chanson* (1870), les *Romances sans paroles* (1874), *Sagesse* (1881).

II. La Lune blanche

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...
O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...
Rêvons : c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise [1]...
C'est l'heure exquise.

LA BONNE CHANSON.
(Albert Messein, éditeur.)

III. Ariettes oubliées

Il pleut doucement sur la ville.
ARTHUR RIMBAUD.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O doux bruit de la pluie,
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Oh ! le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans son cœur qui s'écœure !
Quoi ! nulle trahison [1] ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

ROMANCES SANS PAROLES.
(Albert Messein, éditeur.)

IV. Art poétique

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair [1],
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose [2].

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise [3] :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'Éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie [4],
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Oh ! qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée,
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée [5]
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé [6] du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

JADIS ET NAGUÈRE.
(Albert Messein, éditeur.)

ARTHUR RIMBAUD* (1851-1891)

I. Voyelles

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bourbillent [1] autour des puanteurs cruelles,

(*) Né à Charleville (Ardennes), mort à Marseille, ARTHUR RIMBAUD eut une existence étrange et aventureuse. Il publia ses poésies en 1872 et 1873, puis après 1885.

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides [2],
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême clairon plein de strideurs [3] étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges ;
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

II. Le Dormeur du Val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons [1]
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons [2].

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut [3] ;

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature ! berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

(*Mercure de France, éditeur.*)

ÉMILE VERHAEREN * (1855-1917)

I. Les Horloges

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons [1] qui se cognent, là-bas,
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas;

Émaux naïfs derrière un verre, emblêmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;
Lunes des corridors vides et blêmes,
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix ;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

LES BORDS DE LA ROUTE.

(*) Émile VERHAEREN, né près d'Anvers, mort en France, où il avait fui l'invasion allemande, a publié de nombreux recueils depuis 1883. — Ces poésies ont été reproduites avec l'autorisation de Mme Émile Verhaeren.

II. Le Moulin

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste et faible, et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre [1].

Et dans la plaine immense et le vide dormeur
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques ! —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

III. Décembre

— Ouvrez, les gens, ouvrez la porte ;
Je frappe au seuil et à l'auvent,
Ouvrez, les gens, je suis le vent,
Qui s'habille de feuilles mortes.

— Entrez, monsieur, entrez, le Vent ;
Voici, pour vous loger, la cheminée
Et sa riche badigeonnée [1] ;
Entrez chez nous, monsieur le Vent.

— Ouvrez, les gens, je suis la Pluie ;
Je suis la veuve en robe grise,
Dont la traîne s'indéfinise [2]
Dans un brouillard couleur de suie.

— Entrez, la veuve, entrez chez nous ;
Entrez, la froide et la livide.
Les lézardes du mur humide
S'ouvrent pour vous loger chez nous.

— Levez, les gens, la barre en fer ;
Ouvrez, les gens, je suis la Neige,
Mon manteau blanc se désagrège
Sur les routes du vieil hiver.

— Entrez, la Neige, entrez, la dame,
Avec vos pétales de lys,
Et semez-les par le taudis
Jusque dans l'âtre où vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants
Qui habitons le nord des régions désertes,
Qui vous aimons — depuis quel temps ?
Pour les peines que nous avons pour vous souffertes.

LA MULTIPLE SPLENDEUR.

MAETERLINCK * (1862)

I. Poésie

Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire ?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

(*) MAURICE MAETERLINCK, né à Gand, est un des écrivains belges les plus remarquables de l'heure actuelle aussi bien comme penseur ou auteur dramatique (voir volume de prose) que comme poète. Son premier recueil de vers est de 1889.

Et s'il m'interroge encor
Sans me reconnaître ?
— Parlez-lui comme une sœur.
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre ?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte ?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

QUINZE CHANSONS.
(Fasquelle, éditeur.)

II. Chanson

On est venu dire
(Mon enfant, j'ai peur)
On est venu dire
Qu'il allait partir...

Ma lampe allumée,
(Mon enfant, j'ai peur)
Ma lampe allumée,
Me [1] suis approchée...

A la première porte
(Mon enfant, j'ai peur)
A la première porte
La flamme a tremblé...

A la seconde porte
(Mon enfant, j'ai peur)
A la seconde porte
La flamme a parlé...

A la troisième porte
(Mon enfant, j'ai peur)
A la troisième porte
La lumière est morte.

DOUZE CHANSONS.
(Fasquelle, éditeur.)

EDMOND ROSTAND * (1868-1918)

I. Cyrano et les Marquis

La scène représente la salle de l'Hôtel de Bourgogne [1] en 1640. On va jouer une pastorale. Mais à peine l'acteur Montfleury [2] a-t-il commencé à débiter son rôle, que du milieu du parterre Cyrano de Bergerac surgit pour lui couper la parole. Le mauvais comédien ayant, par son impertinence, excité sa juste colère, Cyrano lui avait, quelques jours auparavant, interdit de reparaître en scène avant un mois. Là-dessus grand tumulte. Quelques marquis assis sur la scène [3] protestent à haute voix contre Cyrano.

DE GUICHE (*qui est descendu de la scène avec les marquis*).

Mais à la fin il nous ennuie !

LE VICOMTE DE VALVERT (*haussant les épaules*).

Il fanfaronne !

DE GUICHE

Personne ne va donc lui répondre ?...

(*) Né à Marseille, EDMOND ROSTAND est surtout connu comme auteur dramatique. Il a donné successivement *les Romanesques* (1894), *la Princesse lointaine*, pièce symbolique ; *la Samaritaine*, « évangile en trois tableaux », puis, en 1897, *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque, qui fut un triomphe. Rostand fit représenter ensuite *l'Aiglon* (1900), drame historique sur le duc de Reichstadt, et *Chantecler* (1910), nouvelle pièce symbolique.

LE VICOMTE

Personne ?
Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !....
(*Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.*)
Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

CYRANO (*gravement*).

Très.

LE VICOMTE (*riant*).

Ha !

CYRANO (*imperturbable*).

C'est tout ?...

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...
En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »
Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic !... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »
Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »
Truculent : « Çà, monsieur, lorsque vous pétunez [4],
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »
Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »
Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »
Pédant : « L'animal, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampéléphantocamélos [5],

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode ! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
Dramatique : « C'est la mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
Lyrique : « Est-ce une conque ? êtes-vous un triton ? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
Campagnard : « Hé, ardé [6] ! C'est-y un nez ? Nanain [7] !
C'est queuqu'[8] navet géant ou ben [9] queuqu 'melon nain ! »
Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »
Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit le traître [10] ! »
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit,
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries [11],
Me servir [12] toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE (*voulant emmener le vicomte pétrifié*).
Vicomte, laissez donc !

LE VICOMTE (*suffoqué*).
Ces grands airs arrogants !
Un hobereau qui... qui... n'a même pas de gants !
Et qui sort sans rubans, sans bouffettes [13], sans ganses !...

CYRANO

. . Je n'ai pas de gants ?... la belle affaire !
Il m'en restait un seul... d'une très vieille paire !
— Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :
Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un [14].

LE VICOMTE

Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule !

CYRANO (*ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter*).

Ah ?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule
De Bergerac. (*Rires.*)

LE VICOMTE (*exaspéré*).

Bouffon !

CYRANO (*poussant un cri comme lorsqu'on est saisi d'une crampe*).

Ay !...

LE VICOMTE (*qui remontait, se retournant*).

Qu'est-ce encor qu'il dit ?

CYRANO (*avec des grimaces de douleur*).

Il faut la [15] remuer, car elle s'engourdit...
— Ce que c'est [16] que de la laisser inoccupée ! —
Ay !...

LE VICOMTE

Qu'avez-vous ?

CYRANO

J'ai des fourmis dans mon épée [17] !

LE VICOMTE (*tirant la sienne*).

Soit !

CYRANO

Je vais vous donner un petit coup charmant.

LE VICOMTE (*méprisant*).

Poète !...

CYRANO

Oui, monsieur, poète ! et tellement,
Qu'en ferraillant je vais — hop ! — à l'improvisade [18]
Vous composer une ballade.

LE VICOMTE

Une ballade ?

CYRANO

Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, je crois ?

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO (*récitant comme une leçon*).

La ballade, donc, se compose de trois
Couplets de huit vers...

LE VICOMTE (*piétinant*).

Oh !

CYRANO (*continuant*).

Et d'un envoi de quatre...

LE VICOMTE

Vous...

CYRANO

Je vais tout ensemble en faire une et me battre,
Et vous toucher, monsieur, au dernier vers.

LE VICOMTE

Non !

CYRANO

(*Déclamant*) « *Ballade du duel qu'en l'hôtel bourguignon* [19]
Monsieur de Bergerac eut avec un bélître ! »

LE VICOMTE

Qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît ?

CYRANO

C'est le titre.

LA SALLE (*surexcitée au plus haut point*).

Place ! — Très amusant ! — Rangez-vous ! — Pas de bruits !

(*Tableau. Cercle de curieux au parterre, les marquis et les officiers mêlés aux bourgeois et aux gens du peuple ; les pages grimpés sur des épaules pour mieux voir. Toutes les femmes debout dans les loges.*)

CYRANO (*fermant une seconde les yeux*).
Attendez !... je choisis mes rimes... Là, j'y suis.
(*Il fait ce qu'il dit, à mesure*).

« Je jette avec grâce mon feutre,
Je fais lentement l'abandon
Du grand manteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon [20] ;
Élégant comme Céladon,
Agile comme Scaramouche,
Je vous préviens, cher Myrmidon,
Qu'à la fin de l'envoi je touche. »
(*Premiers engagements de fer.*)

« Vous auriez bien dû rester neutre ;
Où vais-je vous larder, dindon ?...
Dans le flanc, sous votre maheutre [21] ?...
Au cœur, sous votre bleu cordon [22] ?...
— Les coquilles [23] tintent, ding-don !
Ma pointe voltige : une mouche [24] !
Décidément... c'est au bedon [25],
Qu'à la fin de l'envoi, je touche. »

« Il me manque une rime en eutre...
Vous rompez, plus blanc qu'amidon ?
C'est pour me fournir le mot pleutre !
— Tac ! je pare la pointe dont
Vous espériez me faire don ; —
J'ouvre la ligne, je la bouche...
Tiens bien ta broche, Laridon [26] !
A la fin de l'envoi, je touche. »
(*Il annonce solennellement.*)
Envoi.
« Prince, demande à Dieu pardon !
Je quarte [27] du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte [28]... »
(*Se fendant*)
Hé ! là donc,
(*Le vicomte chancelle ; Cyrano salue.*)

« A la fin de l'envoi, je touche. »

(*Acclamations. Applaudissements dans les loges. Des fleurs et des mouchoirs tombent. Les officiers entourent et félicitent Cyrano. Les amis du vicomte le soutiennent et l'emmènent.*)

CYRANO DE BERGERAC, I, 4.
(*Fasquelle, éditeur.*)

II. Les Grognards de l'Empereur

Marmont vient de dire au duc de Reichstadt que, si lui et les autres maréchaux ont abandonné l'empereur, c'est qu'ils étaient fatigués. Un laquais s'écrie :

Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
Sans espoir de duchés ni de dotations ;
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions [1],
Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne [2] ;
Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
De fièvre et de chansons qu'en marchant on répète ;
Nous sur lesquels pendant dix-sept ans, songez-y,
Sac, sabre, tournevis, pierres à feu, fusil,
— Ne parlons pas du poids toujours absent des vivres ! —
Ont fait le doux total de cinquante-huit livres ;
Nous qui, coiffés d'oursons sous les ciels tropicaux,
Sous les neiges n'avions même plus de shakos ;
Qui d'Espagne en Autriche exécutions des trottes ;
Nous qui, pour arracher ainsi que des carottes
Nos jambes à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains ;
Nous qui, pour notre toux n'ayant pas de jujube,
Prenions des bains de pied d'un jour dans le Danube ;
Nous qui n'avions le temps, quand un bel officier
Arrivait, au galop de chasse, nous crier :
« L'ennemi nous attaque, il faut qu'on le repousse, »
Que de manger un blanc de corbeau [3] sur le pouce...,

Nous enfin, qui, marchant et nous battant à jeun,
Ne cessions de marcher...

LE DUC DE REICHSTADT (*transfiguré de joie*).

Enfin ! j'en vois donc un !

FLAMBEAU

Que pour nous battre — et de nous battre un contre quatre
Que pour marcher — et de marcher que pour nous battre,
Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais...
Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués ?

L'AIGLON, II, 9.
(Fasquelle, éditeur.)

III. Hymne au Soleil

CHANTECLER (LE COQ)

Toi qui sèches les fleurs des moindres graminées,
Qui fais d'une fleur morte un vivant papillon,
Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
Trembler au vent des Pyrénées
Les amandiers du Roussillon,

Je t'adore, soleil ! ô toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
Se divise et demeure entière,
Ainsi que l'amour maternel !

Je te chante, et tu peux m'accepter pour ton prêtre,
Toi qui viens dans la cuve où trempe un savon bleu,
Et qui choisis souvent, quand tu vas disparaître,
L'humble vitre d'une fenêtre
Pour lancer ton dernier adieu !

Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher [1],
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds par terre,
Si beaux qu'on n'ose plus marcher !

Tu changes en émail le vernis de la cruche,
Tu fais un étendard en séchant un torchon ;
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur la ruche
A de l'or sur son capuchon.

Gloire à toi sur les prés ! Gloire à toi dans les vignes !
Sois béni parmi l'herbe et contre les portails,
Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes,
O toi qui fais les grandes lignes,
Et qui fais les petits détails !

C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre,
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,
A chaque objet donnant une ombre
Souvent plus charmante que lui !

Je t'adore, soleil ! Tu mets dans l'air des roses,
Des flammes dans la source, un dieu dans le buisson.
Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses [2],
O soleil ! toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont [3] !

CHANTECLER, I, 2.
(Fasquelle, éditeur.)

MADAME DE NOAILLES*

I. Le Jardin et la Maison

Voici l'heure où le pré, les arbres et les fleurs,
Dans l'air dolent et doux soupirent leurs odeurs.

(*) La princesse Anne-Élisabeth Brancovan, née à Paris, mariée au comte MATHIEU DE NOAILLES, est issue d'une très ancienne famille d'origine valaque et passa une partie de son enfance en Orient. On lui doit un grand nombre de recueils de vers depuis 1901.

Les baies du lierre obscur où l'ombre se recueille,
Sentant venir le soir, se couchent dans leurs feuilles.

Le jet d'eau du jardin, qui monte et redescend,
Fait, dans le bassin clair, son bruit rafraîchissant.

La paisible maison respire, au jour qui baisse ;
Les petits orangers fleurissent dans leurs caisses.

Le feuillage, qui boit les vapeurs de l'étang,
Lassé des feux du jour, s'apaise et se détend.

— Peu à peu, la maison entr'ouvre ses fenêtres
Où tout le soir vivant et parfumé pénètre,

Et, comme elle, penché sur l'horizon, mon cœur
S'emplit d'ombre, de paix, de rêve et de fraîcheur.

LE CŒUR INNOMBRABLE.
(Calmann Lévy, éditeur.)

II. Voix de l'Ombre

Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans des pommes,
La trace de mes dents.

J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et, la tête en avant,
J'ai pleuré, comme fait, au milieu de l'allée,
Un orage creusant.

Je vous laisse, dans l'ombre même de ce livre,
Mon regard et mon front,
Et mon âme toujours ardente et toujours ivre,
Où vos mains traîneront.

Je vous laisse le clair soleil de mon visage,
Ses millions de rais,

Et mon cœur faible et doux, qui eut tant de courage
Pour ce qu'il désirait...

Je vous laisse ce cœur, et toute son histoire,
Et sa douceur de lin,
Et l'aube de ma joie, et la nuit bleue et noire
Dont mes cheveux sont pleins.

Voyez comme vers vous, en robe misérable,
Mon Destin est venu.
Les plus humbles errants, sur les plus tristes sables,
N'ont pas les pieds si nus.

Et je vous laisse, avec son treillage et ses roses,
L'étroit jardin verni
Dont je parlais toujours — et mon chagrin sans cause
Qui n'est jamais fini...

L'OMBRE DES JOURS.
(Calmann Lévy, éditeur.)

III. L'Amitié

« Je t'apporte le prix de ton bienfait... »

Mon ami, vous mourrez ; votre pensive tête
Dispersera son feu,
Mais vous serez encor vivant comme vous êtes,
Si je survis un peu.

Un autre cœur au vôtre a pris tant de lumière
Et de si beaux contours
Que, si ce n'est pas moi qui m'en vais la première,
Je prolonge vos jours.

Le souffle de la vie entre deux cœurs peut être
Si dûment mélangé,
Que l'un peut demeurer et l'autre disparaître
Sans que rien soit changé.

Le jour où l'un se lève et devant l'autre passe
Dans le noir paradis,
Vous ne serez plus jeune, et moi je serai lasse
D'avoir beaucoup senti.

Je ne chercherai pas à retarder encore
L'instant de n'être plus ;
Ayant tout honoré, les couchants et l'aurore,
La mort aussi m'a plu.

Bien des fronts sont glacés qui doivent nous attendre,
Nous serons bien reçus.
La terre sera moins pesante à mon corps tendre
Que quand j'étais dessus.

Sans remuer la lèvre et sans troubler personne,
L'on poursuit ses débats ;
Il règne un calme immense où le rêve résonne,
Au royaume d'en-bas.

Le temps n'existe point ; il n'est plus de distance
Sous le sol noir et brun ;
Un long couloir uni parcourt toute la France ;
Le monde ne fait qu'un.

C'est là, dans cette paix immuable et divine,
Où tout est éternel,
Que nous partagerons, âmes toujours voisines,
Le froment et le sel.

Vous me direz : « Voyez, le printemps clair, immense,
C'est ici qu'il naissait ;
La vie est dans la mort, tout est, rien ne commence. »
Je répondrai : « Je sais. »

Et puis nous nous tairons ; par habitude ancienne
Vous direz : « A demain. »
Vous me tendrez votre âme [1] et j'y mettrai la mienne,
Puis, tenant votre main,

Je verrai, déchirant les limbes et leurs portes,
S'élançant de mes os,
Un rosier diriger sa marche sûre et forte
Vers le soleil si beau...

LES VIVANTS ET LES MORTS.
(Fayard, éditeur.)

APPENDICE

Poètes dont on ne cite ordinairement qu'une œuvre

(1589-1670) RACAN

Stances sur les Douceurs de la Vie champêtre

Tircis, il faut penser à faire la retraite [1] :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.

O ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin [2] traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré [3] de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe pas de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau [4] ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau...

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

LE FRANC DE POMPIGNAN (1709-1784)

Ode sur la mort de J.-B. Rousseau [1] (1742)

Quand le fameux chantre du monde [2]
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée !...
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais...

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme [3] ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la seule mort nous délivre
Des ennemis de nos vertus ;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille [4],
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme [5] cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau [6].

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares

Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

ODES. (*Livre III.*)

GILBERT (1751-1780)

Adieux à la Vie

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence.
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
« Leur haine sera ton appui. »

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même [1] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure !
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

ODES.

(1755-1794) FLORIAN

La Guenon, le Singe et la Noix

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte.
Elle y porte la dent, fait la grimace... « Ah, certe !
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diantre soit le fruit ! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :

« Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que dans la vie,
Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir. »

FABLES.

SEDAINE (1719-1797)

A mon Habit

Ah ! mon habit ! que je vous remercie !
Que je valus hier [1], grâce à votre valeur !
Je me connais, et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois que mon tailleur,
Par une secrète magie,
A caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire [2] ;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit ! que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !

Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilège
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'auraient obtenu de ma vie,
Votre [3] aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit ! que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !

Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
Autrefois, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais ;*
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais ;
Un rien aurait pu me confondre ;
Un regard, tout m'était fatal ;
Je ne parlais que pour répondre ;
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchais presqu'au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau ;
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit ;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?

Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de nos rois !
Dans la Hollande il est une autre loi ;
En vain, j'étalerais ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterais sa valeur, son débit.
Ici l'habit fait valoir l'homme ;
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit :
On le juge sur son écorce.

DELILLE (1738-1813)

Le Café

Il est une liqueur, au poète plus chère [1],
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul, tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul, contre la noix qu'arment ses dents de fer [2]
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain [3],
Tout est prêt : du Japon l'émail [4] reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone [5] et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

LES TROIS RÈGNES.

(1760-1836) ROUGET DE LISLE

Chant de guerre pour l'armée du Rhin ou Marseillaise

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé (*bis*).
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats [1] ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes !

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés (*bis*) ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.

Aux armes, etc.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers (*bis*) !
Grand Dieu ! Par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploîraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !

Aux armes, etc.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix (*bis*).
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, etc.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes, etc.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus (*bis*) !
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons !

(1782-1816) MILLEVOYE

La Chute des Feuilles

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade à pas lents
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu..., je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure [1] !
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne :
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau ;
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau. —
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans,
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée

Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée ! »
Il dit, s'éloigne... et sans retour !...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER (1764-1811)

L'Immortalité d'Homère

... Tout s'éteint ; les conquérants périssent ;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;
Des antiques cités les débris sont épars ;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts ;
L'un par l'autre abattus les empires s'écroulent ;
Les peuples entraînés, tels que les flots qui roulent,
Disparaissent du monde, et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux.
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière :
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière :
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'esprit né d'un souffle divin :
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du Temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

ÉPITRE A VOLTAIRE.

(1759-1833) ANDRIEUX

Le Meunier de Sans-Souci

L'homme est bien variable !... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles [1],
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens [2], Voltaire et La Mettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... Ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?

En cette occasion le roi fut le moins sage :
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon..., mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde !
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté,
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile ;
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire ; je ne veux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être ;
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté [3] ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre ;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince [4] :
On respecte un moulin, on vole une province.

CONTES, ANECDOTES ET FABLES EN VERS.

(1766-1834) ARNAULT

La Feuille

De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien :
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans résister, sans crier ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

FABLES.

HÉGÉSIPPE MOREAU (1810-1838)

La Voulzie [1]

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours [2] !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant, dont le berceau trembla.
Plus de frayeurs : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos. » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas, quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins.
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment ; et, dans la vie,
Le chemin, dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre [3] ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,

Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LE MYOSOTIS.

(1793-1843) CASIMIR DELAVIGNE

La Mort de Jeanne d'Arc

Silence au camp ! La vierge est prisonnière !
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir ;
Jeune encore, elle touche à son heure dernière.
Silence au camp ! La vierge va périr...

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image,
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie,

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple [1], le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes campagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais ;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut de tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé.
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »...

Ah ! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux.
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,

Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès ;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats ;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! »

(1806-1850) FÉLIX ARVERS

Sonnet

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir ; aussi j'ai dû le taire
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

MES HEURES PERDUES.

FRÉDÉRIC BÉRAT (1801-1855)

Ma Normandie

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour !

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour !

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour !

(1821-1870) PIERRE DUPONT

Les Bœufs

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme ; eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile ;
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons
Pour les mener aux Tuileries,
Au Mardi gras, devant le roi [1],
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent [2]
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais, si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne [3]
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me, etc.

CHANTS ET POÉSIES.
(Garnier frères, éditeurs.)

BARBIER (1805-1882)

L'Idole

O Corse à cheveux plats [1] ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois !
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail !
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva . mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille [2],
Et du coup te cassa les reins.

(Lemerre, éditeur.)

(1815-1891) JOSÉPHIN SOULARY

Les deux Cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson bégaie une note indécise ;
La mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière ! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

SONNETS HUMORISTIQUES.
(Lemerre, éditeur.)

NOTES

VILLON

Ballade des Dames du temps jadis. — 1. Et dans. — 2. Personnage inconnu. — 3. Alcibiade. — 4. Thaïs, Athénienne célèbre par sa beauté. Villon veut dire que, par la beauté, elle fut cousine germaine d'Alcibiade. — 5. De l'année dernière ; par extension : du temps passé. — 6. Héloïse. — 7. Malheur. — 8. Marguerite de Bourgogne. — 9. On ne sait de quelle reine Villon veut parler. — 10. Avec une voix. — 11. La mère de Charlemagne. — 12. Béatrix de Provence. — 13. Alix de Champagne. — 14. Erembourges, morte en 1126, femme de Foulques V, comte d'Anjou. — 15. Jeanne d'Arc. — 16. Où sont-elles ? — 17. Ni de cette semaine, ni de cette année. — 18. Sans que ce refrain vous revienne en mémoire.

MYSTÈRES

Mystère de la Passion (1450). — 1. Aime. — 2. Mon fils doux et parfait. — 3. Il y a longtemps. — 4. Triste. — 5. Je fus affligé. — 6. J'entends. — 7. Nés sous une mauvaise étoile. — 8. Haïssent. — 9. Qu'ils cherchent de toutes leurs forces. — 10. Viennent à bout. — 11. Voudraient. — 12. Ils désirent le plus. — 13. Ils voient. — 14. Tous y voient du mal. — 15. J'entends. — 16. Séparerait. — 17. Partagerait. — 18. Aimable. — 19. Ma consolation. — 20. La cruauté. — 21. Allez-vous-en. — 22. Par le caractère divin tout-puissant. — 23. Possesseur. — 24. Dès votre.

Mystère de la Passion (1490). — 1. De grâce. — 2. Je vous prie. — 3. Que votre sang ne soit pas répandu. — 4. Pleins de vices. — 5. Creuseront. — 6. Trous. — 7. Vous ne donnez. — 8. Il faut accomplir.

FARCE DU CUVIER

1. Ces trois verbes expriment quatre phases de la fabrication du pain. — 2. Mon sang est déjà tout tourné. — 3. Pensez à me secourir vite. — 4. *En* = à cause de cet événement. — 5. Que ce soit une plaisanterie. — 6. Complètement terminé. — 7. Discussion. — 8. N'y est-ce pas écrit ? — 9. Parce que. — 10. S'il ne tient qu'à moi, vous y demeurerez.

MAROT

Le Lion et le Rat. — 1. Ce lion-là. — 2. Parce que. — 3. Niais, sot. — 4. Avec les ongles et les dents. — 5. A remercié. — 6. Qu'il lui rendrait la pareille. — 7. Sortit de sa caverne. — 8. Demeure. — 9. A

cause de quoi. — 10. Alors. — 11. Réjoui. — 12. Ne s'est pas moqué. — 13. Méprisa. — 14. Parce que. — 15. Remua. — 16. Un peu. — 17. Vermisseau. — 18. Faire sortir. — 19. Sois sans inquiétude. — 20. Y mit assez longtemps. — 21. Tout à la fin. — 22. Service. — 23. Quel que soit celui à qui il est rendu.

Sur la mort de Semblançay. — 1. Lieutenant criminel de la prévôté de Paris. — 2. Endroit où se dressait le gibet, sur l'emplacement actuel des Buttes-Chaumont. — 3. Rendre l'âme à Montfaucon. — 4. Pour vous le faire comprendre. — 5. Vraiment.

JOACHIM DU BELLAY

L'idéal. — 1. Dans l'éternité. — 2. Qui accomplit une révolution. — 3. Le type idéal.

Le beau voyage. — 1. Jason, qui a conquis la toison d'or. — 2. D'expérience. — 3. Le petit jardin. — 4. Nous disons aujourd'hui *la* Loire.

RONSARD

A Cassandre. — 1. Avait ouvert. — 2. Ce soir. — 3. En peu de temps. — 4. Sur. — 5. Fleurit. — 6. En sa plus riante jeunesse.

A Hélène. — 1. Entendant. — 2. *Bénissant* se rapporte sans doute à *mon nom*, et signifie « glorifiant ».

Contre les bûcherons de la forêt de Gastine. — 1. Village dans les environs de Chartres, non loin du pays natal du poète. — 2. Ne compte que pour deux syllabes. — 3. Doit être joint à *ne* placé après. — 4. Son amour pour. — 5. Au lieu de. — 6. Pour la première fois. — 7. Les cordes. — 8. Ébranler fortement. — 9. Sa troupe de neuf personnes, c'est-à-dire les Muses. — 10. Allusion sans doute aux ex-voto que l'on offrait aux divinités des forêts. — 11. Brûlants. — 12. La plus haute récompense militaire chez les Romains, la couronne civique, décernée à un citoyen qui avait sauvé un autre citoyen, était formée de feuilles de chêne. — 13. Le chêne était consacré à Jupiter. — 14. D'après la mythologie grecque, avant de connaître le blé, les hommes se nourrissaient de glands. — 15. Complément de *vêtira*. — 16. Ici pour « la mer ». — 17. Un jour.

MALHERBE

Consolation à M. du Périer. — 1. Par un trépas commun à tous les hommes. — 2. *Injurieux ami*, se rapporte à *je*, sujet de *ai entrepris*. — 3. Le vers signifie : « en te la faisant mépriser. »

Malherbe sur son œuvre. — 1. Allusion au laurier, consacré à Apollon, qui inspire les poètes.

CORNEILLE

Le Cid. *Deuxième morceau.* — 1. *La même vertu*, c'est-à-dire la vertu même, la personnification de la vertu. — 2. Chevalier. — 3. S.-ent. « sans en avoir la gloire ».

Horace. *Premier morceau.* — 1. Les divinités des enfers. — 2. Je mets au défi de faire pis. — 3. A l'intérêt public. — 4. Le fiancé. — 5. De sa grande renommée. — 6. Nous serons comme un miroir, qui mettra sous les yeux de nos compatriotes une vertu bien rare. — 7. Gloire passagère. — 8. Je déplore. — 9. Le = son pays.

Deuxième morceau. — 1. Elle montre Sabine. — 2. Cerné par eux. — 3. Livrés à Albe. — 4. A un autre qu'à son prince. — 5. Il eut laissé mes cheveux gris honorés. — 6. Il doit compte. — 7. A flétri sa gloire. — 8. En lumière. — 9. *En* = de sa vie.

Troisième morceau. — Il est connu sous le nom de « scène des Imprécations de Camille ». — 1. Sont trop vengés par le sang que j'ai répandu. — 2. Fiancé. — 3. Sois heureuse de. — 4. Ce que, par le fait que tu es Romaine, tu dois. — 5. Ses enfants, ses habitants. Allusion aux massacres qui ont ensanglanté les guerres civiles. — 6. Au XVII^e^ siècle, ce mot est des deux genres. — 7. En poussière. — 8. Fait place à la raison.

Stances de Polyeucte. — 1. Il s'agit de Sévère, favori de l'empereur Décie, envoyé par ce dernier en Arménie. Sévère, jeune encore, avait aimé Pauline ; mais Félix n'avait pas voulu lui donner alors sa fille. — 2. Images divines, éternelles. — 3. Au partage des biens célestes.

Stances. — 1. Prénom ou surnom habituel de M^lle^ du Parc, actrice de la troupe de Molière. — 2. Corneille avait alors cinquante-deux ans. — 3. Entendez : pour que je n'aie pas trop d'alarmes. — 4. Il s'agit de la postérité.

MOLIÈRE

Scène du Misanthrope. — Cette scène est connue sous le nom de Scène du sonnet. — 1. Amie d'Alceste. — 2. Autre amie d'Alceste, dont celui-ci est épris. — 3. De ma noblesse. — 4. Ancienne forme pour « reçois ». — 5. Pour ce qui est de moi. — 6. De plus digne d'être considéré. — 7. Il lui tend la main. — 8. Employer son nom, parler d'elle. — 9. Pendant ce temps, en attendant. — 10. Parler le premier de quelque affaire. — 11. Je ne passe pas inaperçu. — 12. Je suis peu propre. — 13. Me montrant à vous tel que je suis, afin que vous me parliez sans feinte. — 14. Empoisonneur, digne d'aller au diable. — 15. Il s'adresse à Alceste. — 16. L'expression *bel esprit* n'est pas prise ici au sens péjoratif : elle désigne une certaine délicatesse de l'esprit. — 17. Leurs mauvais côtés. — 18. Pour qu'il n'écrivît point, pour le

détourner d'écrire. — 19. Cette expression désigne au XVII^e^ siècle des gens distingués sous tous les rapports. — 20. Avide de gagner de l'argent. — 21. A mettre dans son secrétaire. — 22. *Caractère* équivaut ici à type, modèle. — 23. Si grossiers qu'ils fussent. — 24. Il s'agit du roi Henri IV. — 25. Dans l'ancienne langue, *grand* n'avait, au singulier, qu'une forme pour les deux genres. — 26. Ne pas chercher de sens dans ces deux mots. — 27. D'intelligence.

Le retour d'Orgon. — 1. Comment est-ce... ?

Les Femmes savantes. *Premier extrait.* — 1. Bon à mettre mes rabats. C'est là que Chrysale met ses rabats pour les conserver propres et sans plis. — 2. Ce mobilier. — 3. Une lunette astronomique. — 4. Avec la connaissance de l'administration de la maison. Sens étymologique. — 5. De distinguer. — 6. D'une façon digne, comme il convient. — 7. Les secrets les plus hauts sont compris. — 8. Comment. — 9. Comme on dit : « parler français », le style de Vaugelas constituant comme un idiome à part. « Parler Vaugelas » signifiait parler correctement. — 10. Célébrées avec beaucoup de bruit et comme en battant du tambour (latin *tympanum*). — 11. Synonyme d' « atomes ». — 12. Mal qui conduit à la mort, c'est-à-dire beaucoup de mal.

Deuxième extrait. — 1. Les gens du monde portaient un habit de couleur ou brodé. — 2. Qui m'a sollicité si vivement. — 3. A cet endroit Trissotin sort pour aller chercher Vadius. — 4. Elle s'adresse à Bélise et Armand. — 5. Henriette veut se retirer. Elle la rappelle. — 6. En vous le présentant. — 7. Au jeu de paume, on disait, du joueur qui renvoie bien la balle, qu'il sait tenir son coin. — 8. Elle s'adresse à Bélise. — 9. Philaminte doit prononcer *respec*, pour que le mot rime avec *grec*. — 10. La galerie du Palais de Justice était, tout comme le Cours-la-Reine, un lieu de promenade très fréquenté par la société élégante. — 11. Mendier comme un gueux. — 12. Fiancés. — 13. Vers sur lesquels. — 14. Que vous avez pris comme modèle. — 15. Pour les ballades. — 16. C'est le sonnet lu par Trissotin aux femmes savantes avant l'arrivée de Vadius. — 17. Rimeur de peu de talent, de même que les colporteurs portent dans leur balle des marchandises de peu de valeur. — 18. Plagiaire, écrivain dans les œuvres duquel on trouve des fragments d'autres œuvres, de même que, chez les fripiers, on trouve des vieux vêtements d'origine très diverse. — 19. Boileau, qui a beaucoup attaqué l'abbé Cotin, visé par Molière dans le personnage de Trissotin, qu'il avait d'abord appelé Tricotin. — 20. C'est à Gilles Ménage que Molière a pensé, lorsqu'il a composé ce personnage. — 21. Le plus célèbre des libraires de la galerie du Palais.

BOILEAU

Les embarras de Paris. — 1. Auteur contemporain très ennuyeux. — 2. Mises en mouvement. — 3. Aujourd'hui le participe ne s'accor-

derait plus.—4. Une croix de bois, que les couvreurs laissent pendre du toit de la maison, pour avertir les passants de prendre garde. — 5. Comparer note 2. — 6. Bruit sourd. — 7. Troupes.—8. Allusion aux barricades de la Fronde, en 1648. — 9. Ici écraser par les roues d'une voiture. — 10. Alors un des plus célèbres médecins de Paris.

Sur l'utilité des ennemis. — 1. Ce fut avec beaucoup de peine et grâce à l'appui du roi qu'on put obtenir pour Molière la sépulture religieuse. — 2. Le commandeur de Souvré, célèbre gastronome. — 3. Souliers plats que chaussaient, dans l'antiquité, les acteurs des comédies. — 4. Racine, à qui l'épître est adressée. — 5. Personnage d'*Andromaque*. — 6. Personnage de *Britannicus*.

Éloge du vrai. — 1. Harmonieux et cadencés.

Art poétique. — 1. Dès l'abord, immédiatement. — 2. Il doit nécessairement nous endormir. — 3. A lui seul. — 4. Formule de la règle des trois unités.—5. Allusion aux *Fourberies de Scapin*, comédie de Molière jouée en 1671 (voir volume de prose), et où l'on voit un homme enfermé dans un sac et battu par son valet.

Épigramme. — 1. Tragédie de Corneille, représentée en 1666. — 2. Tragédie du même, représentée l'année suivante.

RACINE

Monologue d'Hermione. — 1. Avec quelle expression. — 2. En présence de mes alarmes. — 3. Au XVII^e^ siècle, ce mot a un sens très fort. — 4. Mes marques de tendresse passées. — 5. Dans le temple où il épouse Andromaque. — 6. « Il » désigne Pyrrhus. — 7. « Le » est neutre.

Extrait d'Iphigénie. — 1. Femme d'Agamemnon. — 2. Confident d'Agamemnon. — 3. V. morceau précédent, note 3. — 4. Invoquer, redemander. — 5. Un fiancé. — 6. Achille.

Phèdre. Récit de Théramène. — 1. La crinière. — 2. Cette fois.— 3. Couverts de poussière. — 4. Ce spectacle. — 5. Les restes. — 6. Jeune princesse, prisonnière à Trézène, et qu'aimait Hippolyte.

Vers souvent cités. — 1. L'avide.

Le songe d'Athalie. — 1. Elle s'adresse à Abner, chef de ses armées, ancien officier des rois de Judée, et à Mathan, grand prêtre de Baal, dieu phénicien dont elle suit le culte. — 2. Eclatante de blancheur. — 3. Mon esprit, mon attention. On entendait par «esprits», au XVII^e^ siècle, les corps légers et subtils, qui, selon Descartes, étaient le principe de la vie et des passions. — 4. Trouble des nerfs. L'opinion publique, autrefois, ramenait les maladies à des humeurs qui montaient au cerveau. — 5. La même image. — 6. Un mouvement instinctif. — 7. Par lequel.

Interrogatoire de Joas. — 1. Femme de Joad. C'est elle qui a élevé Joas. — 2. Fils de Josabeth. — 3. Josabeth montre Zacharie, espérant détourner de Joas l'attention de la reine. — 4. *Parents* désigne ici simplement le père et la mère. — 5. Dans le besoin. — 6. Avec une sollicitude. — 7. Une partie des offrandes était consumée ; l'autre servait à l'entretien des ministres du culte. — 8. Son histoire et sa situation.— 9. Je comprends.— 10. Ici « éclat, splendeur ». — 11. Vous faire participer à. — 12. La réalisation.

Prophétie de Joad. — 1. Race de Jacob. — 2. Joas, qui fit tuer dans la suite Zacharie, grand pontife. — 3. Allusion à la captivité de Babylone. — 4. Un des chefs des prêtres et des lévites. — 5. L'Église. — 6. Les païens. — 7. Au XVII^e^ siècle, le mot a un sens très fort.

Autres vers. — 1. *Eux* représente l'idée contenue dans le terme collectif *le pauvre*, ce qui explique l'emploi du pluriel.

LA FONTAINE

Le Corbeau et le Renard.— 1. Titre honorifique. On se souviendra que, jusqu'à la Révolution, les ouvriers de chaque profession étaient groupés en corporations, comprenant un nombre déterminé et restreint de maîtres, assistés de compagnons et d'apprentis. — 2. Correspond. — 3. Est hors de lui-même à cause de sa joie.

Le Chêne et le Roseau. — 1. Pendant que. — 2. Les eaux de l'océan, des lacs, etc.

Le Renard et les Raisins. — 1. Comme on pouvait en juger par leur apparence. — 2. Le rusé. — 3. Des gens de rien, qui n'ont pas le droit d'être difficiles.

Les Animaux malades de la peste. — 1. L'article a été ajouté pour éviter l'hiatus. — 2. Ici « événements funestes » (sens étymologique). — 3. Ici action de s'offrir en victime expiatoire. De même, plus loin, « dévouerai ». — 4. Opposition à *moutons*. — 5. Locution familière pour désigner des gens parfaits. — 6. Savant. La science fut longtemps le privilège du clergé. — 7. De cour de justice, c'est-à-dire de tribunal.

Le Coche et la Mouche. — 1. Officier qui, le jour d'une bataille, rangeait les troupes selon les indications du général. — 2. Difficultés. — 3. La peine. — 4. Sur un terrain plat.

La Laitière et le Pot au lait. — 1. Comptait bien. — 2. Retroussée. On a dit, plus haut, qu'elle était « court vêtue ». — 3. Réussirait bien. — 4. Pour être engraissé. — 5. Dans sa pensée, la chose est déjà faite. — 6. De l'argent comptant, en espèces de bon aloi. — 7. Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. — 8. *Que* a pour antécédent « veau ». — 9. Transportée de joie. — 10. La maîtresse. — 11. De cette aventure on fit un conte plaisant.

Le Savetier et le Financier. — 1. Ce sont les notes intermédiaires qu'ajoute le chanteur pour passer avec plus d'agrément d'une phrase à une autre. — 2. Allusion à la manie des avares qui, pour mieux cacher leur or, le cousent dans leurs habits. — 3. Interjection familière pour encourager. — 4. Le rusé. — 5. Comprenez : que de compter de cette façon. — 6. Dans une circonstance pressante. — 7. Des nations. On dit encore : le droit des gens. — 8. C'est ce que croit le savetier.

Le Singe et le Chat. — 1. En fait d'animaux malfaisants, on ne pouvait rien servir de mieux. — 2. « Y » se rapporte à l'idée de faire du mal, comprise dans le mot « malfaisant ». — 3. Personne. — 4. Voir « le Corbeau et le Renard », note 2. — 5. Nos rusés. — 6. A ce qu'on dit. — 7. De même.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. — 1. On pourrait admettre qu'il bâtisse. — 2. Cela. — 3. En poésie, cette épithète s'applique à tout ce qui touche à la mort. — 4. Mes arrière-petits-fils. — 5. Nous disons aujourd'hui : en Amérique. — 6. *Pleurés* se rapporte au pronom *eux*, contenu dans *leur*, de *leur* marbre.

Maximes, réflexions, conseils. — 1. *Y* veut dire : sur cette affirmation. — 2. Ne compte que sur toi.

Épitaphe de La Fontaine. — 1. Prénom de La Fontaine. — 2. La fortune. — 3. En régler l'emploi. — 4. Avait coutume de.

ANDRÉ CHÉNIER

La jeune Tarentine. — 1. Ville de Sicile, sur la côte sud-ouest. — 2. Fiancé. — 3. Dans un coffret de cèdre. — 4. Se rapporte grammaticalement à *l'*, complément de « enveloppe ». — 5. Sens très fort : frapper comme d'un coup de tonnerre. — 6. Ce tombeau. — 7. Au sud de l'Italie. — 8. Signe de deuil dans l'antiquité. — 9. Le mot a tout à la fois les deux acceptions que l'on trouve dans « traîner une vie malheureuse » et dans « un chant traînant ».

La jeune captive. — 1. Il s'agit de la jeune duchesse de Fleury, née Aimée de Coigny, alors âgée de vingt-cinq ans. Plus heureuse que Chénier, elle échappa à la mort. — 2. Prison de Paris qui existe encore et où Chénier était enfermé depuis le mois d'août 1793. — 3. Périphrase désignant la rosée. — 4. Ces deux mots ont encore dans Chénier le sens très fort que leur attribuait le XVII^e^ siècle. — 5. Filets. — 6. *Triste et captif* se rapporte à « de moi », auquel équivaut *ma*, de « ma lyre ». La construction est libre. — 7. Chénier a composé ces vers peu de jours avant sa mort. — 8. Entendez : comme elle craint de les voir finir.

Iambes (*extrait*). — 1. Nom donné aux pièces satiriques, d'après la nature du pied qui, chez les Grecs et les Romains, était employé dans les vers de cette inspiration. — 2. Le chiffre indiquant l'heure :

Il y a toute une périphrase pour dire : « Peut-être avant que l'heure soit terminée. » — 3. Fermera. — 4. Celui qui venait appeler les condamnés à mort. — 5. Flèches.

BÉRANGER

Le roi d'Yvetot. — 1. Pour bien comprendre cette pièce, opposer toutes les actions du roi d'Yvetot à celles de Napoléon Ier. — 2. Béranger pense ici aux agents chargés de lever les contributions indirectes, connues alors sous le nom de droits réunis, et détestées. — 3. Mesure de capacité.

Les souvenirs de Napoléon Ier. — 1. Il s'agit de Napoléon Ier. — 2. Terme d'affection respectueuse ; de même, plus loin, « grand'mère ». En réalité les villageois en question ne sont ni ses fils, ni ses petits-fils. — 3. Veillée. — 4. Le costume, très simple, que portait généralement Napoléon. — 5. Cathédrale de Paris. L'empereur s'y rendait pour le *Te Deum* chanté à l'occasion de la naissance de son fils, le roi de Rome (1811). — 6. Pendant la Campagne de France, au début de 1814. — 7. Le pape Pie VII, en 1804.

LAMARTINE

Le lac. — 1. C'est le lac du Bourget, près de Chambéry. — 2. De la même façon. — 3. Les soucis. — 4. *Rajeunir* semble se rapporter à « forêt » du vers précédent et *épargne* aux trois autres noms de ce vers. — 5. Le souvenir.

L'isolement. — 1. Le clocher de l'église. — 2. Lamartine avait perdu, l'année précédente, la personne qu'il avait le plus aimée. — 3. Ma dépouille mortelle, c'est-à-dire mon corps, par opposition à l'âme immortelle. — 4. Moi aussi.

L'automne. — 1. Voir « l'Isolement », note 2. — 2. Allusion à la rencontre que Lamartine avait déjà faite de celle qui, en juin 1820, allait devenir sa femme.

Le vallon. — 1. Vallon du Dauphiné, voisin d'un vieux manoir, appartenant à un ami de Lamartine, et où celui-ci avait séjourné dès sa jeunesse. — 2. Le poète veut dire que son âme n'a pas connu la paix et le bonheur. — 3. Ce verbe s'emploie rarement sans complément.

Hymne de l'enfant à son réveil. — 1. Le pain qu'il demande en pleurant. — 2. Samuel. — 3. L'encensoir balancé par les enfants de chœur.

VICTOR HUGO

Les Djinns. — 1. Se brise. — 2. *Pliés* se rapporte à « chênes ».

Pour les pauvres. — 1. Sans obtenir d'aumône. — 2. Sur le seuil.

L'enfant. — 1. Parce que les membres de la famille se rapprochent

le plus possible du feu. — 2. En tisonnant. — 3. Au sens figuré. — 4. Par conséquent, l'enfant apporte la paix. — 5. Aux baisers qu'elle veut donner.

1811. — 1. Le roi de Rome naquit le 20 mars 1811. — 2. L'empire de Napoléon s'étendait non seulement sur la France, mais sur la Belgique, la Hollande, une partie de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie. — 3. Eût exaucé ses désirs. — 4. De canons. — 5. *Béants* d'admiration. — 6. Allusion au recul et à la détonation, lors de la salve de 101 coups de canon, tirée pour annoncer l'événement. — 7. Sauvage et ardente. L'œil de Napoléon était gris bleu. — 8. France et Italie. — 9. Dans l'art antique, la victoire est représentée avec des ailes ; *embrasées* sans doute par les feux de la gloire. — 10. Le maréchal Marmont en 1814. — 11. Qui suit Babylone dans sa chute. — 12. Allusion à des projets que Napoléon avait formés.

Morts pour la patrie. — 1. Dans le temple de la gloire.

Waterloo. — 1. Légère exagération : il était cinq heures du soir. — 2. Grouchy avait été chargé, après la bataille de Ligny, de poursuivre Blücher et d'empêcher sa jonction avec Wellington. Ayant échoué dans cette mission, il s'arrêta et attendit des ordres qui ne vinrent pas, l'officier chargé de les apporter ayant été fait prisonnier. — 3. Penché pour surveiller le résultat de l'attaque.

Ultima verba. — 1. Mots latins qui signifient « dernières paroles », sur lesquelles, par suite, il est impossible de revenir. — 2. Napoléon III. — 3. Les Français exilés à la suite du coup d'État du 2 décembre avaient trouvé un asile dans ces deux pays. — 4. Cette troupe craintive.

De Villequier. — 1. Bourg de la Seine-Inférieure, où, le 4 septembre 1843, s'étaient noyés dans la Seine, durant une partie de plaisir, la fille du poète, Léopoldine, âgée de dix-neuf ans, et son mari, Charles Vacquerie ; ils étaient mariés depuis le 16 février 1843. — 2. De la Seine.

Après la bataille. — 1. Juron espagnol qui signifie quelque chose comme « va au diable ! »

La conscience. — 1. Imitation d'une tournure biblique. — 2. Le pays arrosé par l'Euphrate et le Tigre jusqu'au golfe Persique, et, en outre, la Syrie. — 3. Sombre. — 4. Descendant de Caïn. — 5. Fils de Seth.

Les pauvres gens. — 1. Elle étincelle, parce qu'elle est en étain. — 2. Apposition à « cinq petits enfants ». Ils sont serrés comme dans un nid, mais ce nid est occupé non par des oiseaux, mais par des êtres raisonnables, qui ont une âme. — 3. Le vers qualifie *masure*, du vers suivant ; *humain*, parce qu'elle semble vivante. — 4. Qui ne tient que par l'effet du hasard. — 5. Aux eaux d'un fleuve grossi par les pluies. — 6. Forme intermédiaire entre le français Jeanne et l'anglais Jenny. — 7. Puisqu'il faut. — 8. Populaire pour : « Ne

voilà-t-il pas!» Au point de vue du sens, équivaut à : « Voilà. » — 9. « C'est la marine. » Expression joyeuse et familière. — 10. Allusion à l'expression : « Être volé comme dans un bois. » — 11. Se couchait sur le flanc. — 12. Il n'importe pas de connaître l'heure exacte de sa mort. — 13. Nommé ainsi à cause de sa forme et du rude métier du marin. — 14. Que l'on ne peut comprendre. — 15. Ces tout petits enfants. Expression familière.

Le pain sec. — 1. Fille de son fils Charles, mort en 1873. — 2. J'allai voir la proscrite en commettant, dans toute son étendue, le crime de forfaiture. Ne pas oublier que le poète avait été proscrit, après le 2 décembre. — 3. Se relâche de sa sévérité. — 4. Licence poétique pour « certes ».

Don César. — 1. Pour l'Afrique. — 2. Ornements en forme de gueule de canon. — 3. C'est Xérès de la Frontera, en Andalousie, et non Xérès des Chevaliers, en Estrémadure, qui produit le vin. — 4. Jeu de mots fondé sur la ressemblance de *spiritueux* et de *spirituel*. — 5. Nom qu'avait pris don César, une fois ruiné.

ALFRED DE MUSSET

Molière. — 1. Entre 1830 et 1840, les œuvres classiques furent délaissées au profit des œuvres romantiques. — 2. Voir p. 43. — 3. Le roseau du mirliton est recouvert de papier plus ou moins chatoyant, sur lequel on enroule en spirale des banderoles qui portent imprimés des rébus ou des vers. — 4. En signe de deuil. — 5. Alceste les porte sur son costume. — 6. Voir p. 49. — 7. Allusion à un mot du poète satirique latin Juvénal : « L'indignation fait le poète. »

Tristesse. — Pas d'observation.

Le pélican. — 1. *Séraphins*, parce que l'origine de cette douleur est céleste ; *noirs*, parce qu'ils apportent de la tristesse. — 2. Parce que tu en es atteint. — 3. Les chants les plus désespérés sont les plus beaux. — 4. On sait que cet oiseau aquatique porte sous le bec une poche membraneuse, que Musset plus loin appelle « goitre ». Dans cette poche, il met en réserve le produit de sa pêche. Quand il veut l'en faire sortir, il appuie sur sa poitrine avec son bec. Ce mouvement peut avoir donné lieu à la légende que cet oiseau se déchire la poitrine pour nourrir ses petits de son sang. — 5. Par opposition à l'immortalité des poètes. — 6. Parce qu'ils se sacrifient eux-mêmes. — 7. La plupart du temps.

ALFRED DE VIGNY

La mort du loup. — 1. Sorte de bruyère. — 2. En ne posant pas à terre le pied déjà levé. — 3. A cause de son cri plaintif. — 4. Ici « faisait du bruit ». — 5. Vigny désigne par là les reflets des canons de fusil frappés par la lune. — 6. Jouaient. — 7. En réalité, c'est un

groupe de bronze, où la louve est debout dans une attitude menaçante. — 8. Me mettant à.

Impassibilité de la nature. — 1. C'est la pensée humaine que le poète entend par là.

La bouteille à la mer. — 1. Son grand duel avec la mer. — 2. Habituellement « détroit de Magellan ». — 3. Au signal du capitaine. — 4. Vers le pôle. Il s'agit du pôle sud. — 5. A repris son niveau ordinaire. — 6. Les baleines. — 7. Vers l'équateur. — 8. L'océan Pacifique. — 9. Vigny veut dire simplement qu'il se couvre de signaux aux couleurs variées. — 10. Se placer d'une façon telle que le vent le pousse par derrière. — 11. Comprenez : ces gens qui gagnent de l'or à faire le métier de bourreaux.

THÉOPHILE GAUTIER

I. **Premier sourire du printemps.** — 1. Le mois de mars. — 2. De plumes de cygne. — 3. Répandre une poudre blanche ressemblant aux frimas. — 4. Veut dire ici « chansons ».

BAUDELAIRE

I. **Les chats.** — 1. Quand on frotte un gâteau de résine avec une peau de chat, on produit de l'électricité.

III. **Le flacon.** — 1. A pour sujet « le cadavre spectral ».

IV. **Correspondances.** — 1. Allusion aux chênes de la forêt de Dodone.

LECONTE DE LISLE

II. **Les éléphants.** — 1. Parce qu'ils ne veulent pas dévier. — 2. A pour sujet « mille insectes ardents ».

III. **L'illusion suprême.** — 1. On dit plus ordinairement « tamariniers ». — 2. Arbre des pays chauds qui donne des grappes de fruits rouges gros comme des pommes. — 3. Nom vulgaire de la poule sultane, dont le plumage est d'un bleu turquoise. — 4. Les cannes à sucre. — 5. Terme de La Réunion pour désigner les parties hautes de l'île. — 6. Au village ; terme du langage créole. — 7. Des zébus, importés de Tamatave. — 8. Village de La Réunion. — 9. Qui vous vit en songe.

SULLY PRUDHOMME

III. **Un songe.** — 1. Le poète veut dire qu'il se sent maudit de tous. — 2. Symbole des difficultés et des peines. Image fréquente dans la Bible. — 3. Me demandant si. — 4. Ici est synonyme d' « ouvrier maçon ». — 5. Changement de construction, rare aujourd'hui.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

I. **Les conquérants.** — 1. Ville et port de la province espagnole de Huelva. C'est de là que partit Colomb. — 2. Ancien nom du Japon, pays découvert en 1543 par les Portugais.

II. **Bretagne.** — 1. Se rapporte à « souffle atlantique ». — 2. Mot breton qui signifie « rivage ». On s'en sert pour désigner les côtes du pays bretonnant. — 3. Dans la littérature et la fable. — 4. On écrit plus souvent « Arrée ». — 5. De Heredia suppose que le menhir sert de sépulture aux braves. — 6. Ancienne ville de Bretagne, engloutie sous les flots. — 7. Ancienne capitale des Osismiens, qui occupaient le littoral occidental de la Bretagne.

FRANÇOIS COPPÉE

I. **Le régiment qui passe.** — 1. Sur les grands boulevards. Arc de triomphe servant de porte dans l'ancienne enceinte ; élevé en 1675 en l'honneur de Louis XIV. — 2. D'infanterie de ligne, par opposition à l'infanterie coloniale. — 3. Avant 1870, les tambours-majors avaient un costume superbe. — 4. Par rapport au tambour-major, qui est généralement grand. — 5. Jusqu'en 1915, l'infanterie portait un képi rouge. — 6. En la rythmant sur. — 7. Marche où les tambours et les clairons jouent de concert avec la musique. — 8. Sujet de « emboîter le pas », qui signifie régler son pas sur.

II. **La grève des forgerons.** — 1. Où se trouvent les usines et où habitent les ouvriers. — 2. Ici « ouvriers ». — 3. Le père Jean parle au président du tribunal comme un soldat à ses officiers, auxquels il dit : « Mon lieutenant », etc. — 4. Pendant les troubles révolutionnaires. — 5. Des chefs de parti, habillés de redingotes noires, pour lesquels les ouvriers, vêtus, eux, de blouses, ont fait les révolutions. — 6. N'est-il pas vrai ? — 7. Terme familier pour désigner l'endroit où l'on travaille. — 8. Écrit plus ordinairement « dame ». — 9. Dans les hôpitaux français, les corps qui ne sont pas réclamés par les familles servent aux étudiants pour leurs études d'anatomie. — 10. Je veux bien l'admettre. — 11. Les chantiers de travail. — 12. Il veut dire qu'il n'aurait pas dû tuer, puisque son adversaire était déjà couché à terre par la peur. — 13. Qu'on discutât par des arguments subtils sur le nom à donner à mon acte. — 14. Ne compte que pour une syllabe. — 15. Expliqué par la suite. — 16. La quête faite pendant le service religieux. — 17. Diminutif familier de « petit ». — 18. Au commissaire de police.

PAUL VERLAINE

II. **La lune blanche.** — 1. Revêt des couleurs de l'arc-en-ciel.

III. **Ariettes oubliées.** — 1. Quoi ! il n'a éprouvé nulle trahison ?

IV. Art poétique. — 1. Les vers qui ont un nombre impair de syllabes. — 2. Rien de trop lourd ou de trop emphatique. — 3. En te méprenant sur leur sens, en ne les prenant pas dans leur sens exact : c'est ce qui est expliqué par les deux vers suivants. — 4. Pendant que tu es en train d'être énergique. — 5. D'une âme qui s'en est allée. — 6. Qui saisit.

ARTHUR RIMBAUD

I. Voyelles. — 1. Qui bourdonnent. — 2. Vertes. — 3. De sons aigus.

II. **Le dormeur du val.** — 1. *Des haillons* est complément de « accrochant ». — 2. Où les rayons forment comme une lumière mousseuse. — 3. La lumière tombe par nappes, comme la pluie.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les horloges. — 1. Apposition à « les horloges », du vers 4.

II. **Le moulin.** — 1. Met une patine de feu sur le mur et la fenêtre.

III. **Décembre.** — 1. Et son riche badigeonnage. — 2. S'étend d'une façon indéfinie.

MAETERLINCK

II. Chanson. — 1. Je me suis approché.

ROSTAND

I. Cyrano et les marquis. — 1. Salle située non loin du Louvre et où la « troupe royale » donnait ses représentations. — 2. Acteur célèbre de l'époque. — 3. Jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle, des sièges encombraient la scène. — 4. Vous fumez. — 5. Mot créé par Rostand. Il signifie « cheval marin, éléphant, chameau ». — 6. Regardez. — 7. Non. — 8. Quelque. — 9. Bien. — 10. Allusion à deux vers prononcés par Thisbé dans la tragédie *Pyrame et Thisbé*, de Théophile de Viau (1591-1626) :

> Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

11. Toutes les personnes appartenant à la noblesse qui sont assises aux galeries, places du premier étage. — 12. M'adresser. Familier. — 13. Petits nœuds bouffants de rubans. — 14. Au moyen âge, pour

provoquer quelqu'un, on lui jetait son gant à la figure. — 15. *La* désigne l'épée.— 16. Voilà ce que c'est.— 17. Comparer l'expression « avoir des fourmis dans les jambes. » — 18. En improvisant. — 19. Pour « de Bourgogne ». — 20. Ici simplement « épée ». — 21. Manche bouffante qui couvrait le bras de l'épaule au coude. — 22. Le cordon bleu était l'insigne des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. — 23. Partie de l'épée qui sert à protéger la main. — 24. Rondelle de peau qui couvre la pointe de l'épée pour la rendre inoffensive ; donc coup qui ne compte pas. — 25. Au ventre. Familier. — 26. Nom d'un chien qui tourne la broche. — 27. J'évite le coup par un mouvement du pied. Expression peu exacte. — 28. Je fais une feinte.

II. **Les grognards de l'empereur.** — 1. N'avancions en grade. — 2. Napoléon disait que tout soldat a dans sa giberne le bâton de maréchal de France. Il entendait par là que tout soldat peut devenir maréchal. — 3. Comme on dit « blanc de poulet ».

III. **Hymne au soleil.** — 1. Allusion aux coqs mobiles souvent placés sur le clocher des églises de village et qui permettent de reconnaître la direction du vent. — 2. Verbe forgé par Rostand : « tu l'entoures comme d'une lumière d'apothéose. » — 3. Toi qui fais paraître les choses plus belles qu'elles ne sont en réalité.

MADAME DE NOAILLES

III. L'amitié. — 1. Comme on dit : « tendre la main. »

APPENDICE

RACAN. — 1. A se retirer. — 2. Souci. — 3. Retiré loin de. — 4. Résidences royales.

LE FRANC DE POMPIGNAN. — 1. J.-B. Rousseau était mort l'année précédente. — 2. Allusion à la légende d'Orphée, déchiré par les Ménades. — 3. Les dévore, les éteint. — 4. Homère. — 5. L'influence magique, qui empêchait les hommes de reconnaître son génie. — 6. On ne sait pas exactement où il naquit.

GILBERT. — 1. Orthographe poétique pour : *eux-mêmes.*

SEDAINE. — 1. Quelle valeur on m'attribua hier ! — 2. En disant des mots sans idées. — 3. Il s'adresse toujours à son habit.

DELILLE. — 1. Plus chère que le thé dont il vient de parler. — 2. Cette périphrase désigne la meule du moulin à café. — 3. Périphrase qui désigne le sucre récolté par les nègres. — 4. La porcelaine. — 5. Delille, devenu aveugle, appelle ainsi sa femme.

ROUGET DE LISLE. — 1. Les ennemis.

MILLEVOYE. — 1. Cette périphrase désigne le médecin, Esculape, dieu de la médecine, rendant ses oracles à Épidaure.

ANDRIEUX. — 1. On sait la protection qu'il accorda aux lettres et aux sciences. Lui-même jouait de la flûte. — 2. Favori de Frédéric II ; directeur général des belles-lettres à l'Académie de Berlin. — 3. C'est avoir bien ton moulin dans la tête ; c'est bien tenir à ton moulin. — 4. On entend par là des jeux qui ne plaisent qu'à ceux qui les font.

HÉGÉSIPPE MOREAU. — 1. Sous-affluent de la Seine ; petite rivière qui coule près de Provins. — 2. Le poète mourut dans la misère. — 3. Comprenez : Personne n'a prêté l'oreille à mes vers.

CASIMIR DELAVIGNE. — 1. L'église.

PIERRE DUPONT. — 1. Pendant les fêtes annuelles du carnaval, un cortège, entourant un bœuf gras, parcourait alors (1846) les rues de Paris, et passait entre autres devant le palais des Tuileries, où habitait le roi Louis-Philippe. — 2. Le fils de notre maître d'école. — 3. La couronne de mariée.

BARBIER. — 1. Il s'agit de Bonaparte, dont les cheveux étaient alors plaqués sur la tête. — 2. Allusion à la bataille de Waterloo.

TABLE

		Pages
Le plus ancien texte : Cantilène de Sainte-Eulalie		7
CHANSON DE ROLAND	Le Conflit de Roland et d'Olivier	8
ROMAN DE LA ROSE	I. Bel-Accueil	10
—	II. Origines de la Royauté	11
ORLÉANS (CHARLES D')	Rondeau	12
VILLON	Ballades des Dames du temps jadis	13
MYSTÈRES	I. Le Mystère de la Passion (1450)	14
—	II. Le Mystère de la Passion (1490)	16
FARCES	Farce du Cuvier	18
MAROT (CLÉMENT)	I. Le Lion et le Rat	20
—	II. Sur la Mort de Semblançay	22
BELLAY (JOACHIM DU)	I. L'Idéal	22
—	II. Le Beau Voyage	23
RONSARD	I. A Cassandre	23
—	II. A Hélène	24
—	III. Contre les Bûcherons de la forêt de Gastine	25
MALHERBE	I. Consolation à du Périer	27
—	II. Sur son Œuvre	28
CORNEILLE	I. Le Cid (Extrait)	28
—	II. Horace (Extrait)	33
—	III. Stances de Polyeucte	39
—	IV. Vers et passages d'autres pièces souvent cités	41
—	V. Stances à Marquise	42
MOLIÈRE	I. Scène du sonnet (*Misanthrope*)	43
—	II. « Le Pauvre Homme » (*Tartuffe*)	51
—	III. Les Femmes savantes (Extrait)	53
BOILEAU	I. Les Embarras de Paris	62
—	II. Sur l'Utilité des Ennemis (fragment)	64
—	III. Éloge du Vrai	65
—	IV. *Art Poétique* (sentences, définitions, etc.)	66
—	V. Épigramme	70
RACINE	I. Andromaque (Extrait)	70
—	II. Iphigénie (Extrait)	72
—	III. Phèdre (Extrait)	74
—	IV. Athalie (Extrait)	76
LA FONTAINE	I. Le Corbeau et le Renard	85
—	II. Le Chêne et le Roseau	86
—	III. Le Renard et les Raisins	87
—	IV. Les Animaux malades de la peste	87
—	V. Le Coche et la Mouche	89
—	VI. La Laitière et le Pot au lait	90
—	VII. Le Savetier et le Financier	91
—	VIII. Le Singe et le Chat	92

		Pages
LA FONTAINE	IX. Le Vieillard et les trois jeunes Hommes	93
—	X. Maximes, Réflexions, Conseils, etc.	94
—	XI. Épitaphe de Molière	98
—	XII. Épitaphe de La Fontaine par lui-même	99
CHÉNIER (André). . . .	I. La Jeune Tarentine	99
—	II. La Jeune Captive.	100
—	III. Iambes (Extrait).	102
BÉRANGER	I. Le Roi d'Yvetot	103
—	II. Les Souvenirs du Peuple . . .	105
LAMARTINE	I. Le Lac	107
—	II. L'Isolement	109
—	III. L'Automne	111
—	IV. Le Vallon	112
—	V. Hymne de l'Enfant à son réveil	114
HUGO (Victor)	I. Les Djinns	116
—	II. Pour les Pauvres.	121
—	III. L'Enfant	121
—	IV. 1811	123
—	V. Morts pour la patrie	125
—	VI. Waterloo	126
—	VII. Ultima Verba	127
—	VIII. A Villequier	128
—	IX. Après la Bataille.	129
—	X. La Conscience	130
—	XI. Les Pauvres Gens	131
—	XII. Le Pain sec	136
—	XIII. Don César (*Ruy Blas*). . . .	137
MUSSET (Alfred de). . .	I. A une Étoile.	142
—	II. Molière	142
—	III. Tristesse	144
—	IV. Le Pélican	145
—	V. Rôle moral de la Douleur . .	146
VIGNY (Alfred de) . . .	I. La Mort du Loup	147
—	II. Impassibilité de la Nature. .	150
—	III. La Bouteille à la mer	151
GAUTIER (Théophile) . .	I. Premier Sourire du Printemps .	154
—	II. La Source	155
—	III. Noël	156
BAUDELAIRE (Charles) .	I. Les Chats	157
—	II. L'Albatros	158
—	III. Le Flacon	158
—	IV. Correspondances	159
LECONTE DE LISLE . .	I. Midi	160
—	II. Les Éléphants	161
—	III. L'Illusion suprême	162
SULLY PRUDHOMME . .	I. Le Vase brisé	165
—	II. L'Habitude.	166
—	III. Un Songe	167
—	IV. Le Rendez-vous	167
—	V. Les Yeux	168
HEREDIA (José-Maria de)	I. Les Conquérants	169
—	II. Bretagne	169

		Pages
COPPÉE (François)	I. Le Régiment qui passe	170
—	II. La Grève des Forgerons	171
—	III. Paris	175
—	IV. La Mort des Oiseaux	175
MALLARMÉ (Stéphane)	I. Renouveau	176
—	II. Apparition	176
VERLAINE (Paul)	I. Chanson d'Automne	177
—	II. La Lune blanche	178
—	III. Ariettes oubliées	178
—	IV. Art poétique	179
RIMBAUD (Arthur)	I. Voyelles	180
—	II. Le Dormeur du Val	181
VERHAEREN (Émile)	I. Les Horloges	182
—	II. Le Moulin	183
—	III. Décembre	183
MAETERLINCK	I. Poésie	184
—	II. Chanson	185
ROSTAND (Edmond)	I. Cyrano et les Marquis	186
—	II. Les Grognards de l'Empereur	192
—	III. Hymne au Soleil	193
NOAILLES (Madame de)	I. Le Jardin et la Maison	194
—	II. Voix de l'Ombre	195
—	III. L'Amitié	196

APPENDICE

Poètes dont on ne cite ordinairement qu'une œuvre.

RACAN	Sur les Douceurs de la Vie champêtre	199
LE FRANC de POMPIGNAN	Sur la Mort de J.-B. Rousseau	200
GILBERT	Adieux à la vie	202
FLORIAN	La Guenon, le Singe et la Noix	203
SEDAINE	A mon Habit	204
DELILLE	Le Café	206
ROUGET de LISLE	La Marseillaise	207
MILLEVOYE	La Chute des Feuilles	209
CHÉNIER (M.-J.)	L'Immortalité d'Homère	210
ANDRIEUX	Le Meunier de Sans-Souci	211
ARNAULT	La Feuille	213
MOREAU (Hégésippe)	La Voulzie	214
DELAVIGNE (Casimir)	La Mort de Jeanne d'Arc	215
ARVERS	Sonnet	217
BÉRAT	Ma Normandie	218
DUPONT	Les Bœufs	219
BARBIER	L'Idole	220
SOULARY	Les Deux Cortèges	221
	Notes	223

2732

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).

CARD & POCKET IN FRONT

VINABIND
ST. LOUIS, MO. 63103